

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

ABONNEMENTS (du 1^{er} au 15 de chaque mois)
France: 1^{er} An: 35 fr. 6 Mois: 18 fr. 1^{er} Mois: 10 fr.
Étranger: 1^{er} An: 70 fr. 6 Mois: 36 fr. 1^{er} Mois: 20 fr.
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste.
Les abonnements sont payables à l'avance.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » (NAPOLEON).
Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresser toute la correspondance
à l'ADMINISTRATEUR d'Excelsior
88, avenue des Champs-Élysées, PARIS
Téléph.: WAGRAM 57-44, 57-45
Adresse télégraphique: EXCEL PARIS

L'Homme du jour : LE PRÉSIDENT WILSON



PRONONÇANT UN DISCOURS



M^{re} ET M^{rs} WILSON

*L'humanité condamne vos procédés de pirates.
"Abandonnez-les, ou c'est la rupture diplomatique."
Extrait du discours du P^{re} Wilson.*



LE SALUT DU PRÉSIDENT



PROFESSEUR À L'UNIVERSITÉ



LE PRÉSIDENT DANS SON CABINET DE TRAVAIL



SORTANT DU CONGRÈS

Il y a quelques jours à peine que la note du président Wilson a passé les mers et est arrivée à la Wilhelmstrasse. Sera-ce la rupture? L'Allemagne s'inclinera-t-elle devant le champion des droits de l'humanité? Dans l'attente de la réponse qui sera faite par l'empereur des pirates, les journaux du monde entier publient, sous mille aspects, le portrait du « président des neutres »!

L'organisateur de galas!

L'aut va la cruche à l'eau qu'à la fin elle se casse... Les organisateurs de galas organisent tant de galas, et quels galas! qu'à la fin le public s'émue. Il s'émue et demande des comptes. C'est ici que les difficultés commencent.

Car l'organisation des galas n'est pas une entreprise extrêmement difficile. Le tout est de savoir s'y prendre. Il y faut le don, la vocation. On nait poète; on devient orateur, alors les auditeurs sont à plaindre. Mais on nait organisateur de galas, alors tout est à redouter pour tout le monde.

On nait organisateur de galas. Qu'est-ce que c'est que ça, un organisateur de galas? C'est une force de la nature. C'est une puissance irrésistible. C'est une « personnalité sans mandat », mais non pas un individu sans audace. C'est quelqu'un qui ira loin si les circonstances le favorisent... Où ira-t-il? Oh! voilà!... A la fortune? A la gloire? Peut-être que oui, peut-être que non. Les circonstances sont changeantes et parfois elles sont bien cruelles : et tout n'est pas rose dans la vie de l'organisateur de galas. On se sent voué à la gratitude populaire, on se précipite à sa rencontre et on se heurte au commissaire du quartier. Justement on le connaissait déjà de vue; et même un jour on avait bien cru qu'on serait amené à entrer en relations avec lui... Et puis... N'empêche que c'est une mauvaise rencontre en ce moment...

L'organisateur de galas n'a pas toujours de la chance. Mais il a, si je peux dire, de l'estomac. Pour être un bon organisateur de galas, il n'est pas nécessaire d'exercer habituellement une profession sociale définie; mais il est indispensable d'avoir de l'estomac. Le véritable organisateur de gala en a beaucoup, croyez-moi.

Mais, au fait : si nous savons ce que c'est qu'un organisateur de galas savons-nous ce que c'est qu'un gala?

Des personnes fort compétentes assurent qu'un gala c'est précisément un je ne sais quoi qui n'a de nom dans aucune langue et qui se divise en demi-gala, en grand gala, en gala des galas. Le plus souvent, le gala est un moyen tumultueux de solliciter la générosité française. La générosité française est inépuisable et elle se laisse volontiers solliciter. Dans les périodes troubles et tragiques comme celle que nous traversons, le gala pullule.

Depuis le début de la guerre, il y a eu beaucoup de manifestations de solidarité, de fraternité, et la plupart d'entre elles furent éclatantes et presque toutes furent excellentes. Et il est certain que bien des galas ont donné des résultats et des recettes utiles aux malheureux.

Mais trop est trop.

Il y a trop d'œuvres disséminées dont les efforts se dispersent. Il y a trop de dames, bien intentionnées d'ailleurs, qui n'ont pas cru pouvoir vivre sans posséder une œuvre à elles, leur œuvre, leur œuvre de guerre! Elles ont créé une œuvre... Cela leur a causé un vif plaisir le premier jour. Le second, elles ont été un peu ennuyées. Il est aisé de créer une œuvre, en effet, mais il n'est pas commode de la faire vivre, et quand l'amour-propre est engagé, il devient terriblement incommode de la faire mourir. Il y a donc des œuvres de guerre qui se résignent à vivre parce qu'elles ne savent pas comment mourir. Mais ces œuvres honnêtes ont été bien-faisantes en passant. Un peu plus de discipline, de coordination, de concentration eût été plus efficace. Qu'importe! Sachons reconnaître le dévouement impétueux, ingénieux aussi, des dames ou des hommes d'œuvres!

Mais ne confondons pas autour avec alentour... Les hommes ou les dames d'œuvres usent de la liberté absolue qui est laissée aux Français pour ces sortes d'initiatives et ils fondent inconsidérément mais loyalement des œuvres... D'autres interviennent, d'aventure, qui abusent de cette liberté, qui l'industrialisent, qui l'exploitent, et voici paraître les organisateurs de galas!

Les organisateurs de galas travaillaient déjà de leur métier durant la paix. Le métier valait ce qu'il valait : bref on « se débrouillait ». Ils ont bien prospéré qu'ils prospéreraient durant la guerre. A quelque chose malheur est bon! Souffrent tous les pauvres gens pourvu que l'organisateur de galas prospère!

Et nous avons été témoins de bluffs formidables et majestueux. On affichait des programmes tellement énormes qu'on ne pouvait exécuter le moindre d'entre eux en moins d'une semaine. Et ces programmes étaient chargés des noms les plus éblouissants de tous les arts et de tous les pays. Naturellement, le public n'avait ni Lambert ni Molière, et les assistants d'âge mûr se rappelaient à loisir les galas d'antrefens où on leur promettait Mme Sarah Bernhardt et

on on leur présentait Mlle Rousseil... Il est doux d'évoquer le passé et de se dire que Mlle Rousseil était, après tout, une actrice bien consciencieuse.

Les assistants des galas ont bon caractère et ils ne se trompent point sur le cas de Mlle Rousseil; mais les organisateurs de galas manquent de mesure. S'il ne manquaient que de cela!

Enfin, oublions ce qui peut être oublié, négligeons ce qui est négligeable. Puisse une surveillance sérieuse être ordonnée pour toutes les œuvres de guerre qui réclament elles-mêmes ce contrôle! Puisse de braves gens organiser de braves galas! Puisse les recettes aller droit à leur but! Puisse les foules corticales ne pas se laisser décourager par des incidents tout à fait exceptionnels! Et l'on aura raison de dire qu'en France un gala n'est jamais perdu.

J. Ernest-Charles.

Ce que l'on dit

En attendant...

La Librairie Ancienne Edouard Champion vient de rééditer, avec un soin pieux, sous le titre : *Autour de Jeanne d'Arc, les belles pages que Barrès a consacrées à l'héroïne d'Orléans*. Infatigablement, Barrès demande que la République française célèbre chaque année la fête de Jeanne d'Arc, fasse du deuxième dimanche de mai le jour national de cette fête.

Voici vingt-deux ans qu'il en avait été décidé ainsi par le Sénat, sur la proposition de M. Joseph Fabre, lequel étant, si je ne me trompe, un sénateur radical ne pouvait être soupçonné de cléricisme; et cependant, depuis vingt-deux ans, la Chambre n'a pas encore trouvé le temps de voter à son tour cette proposition : elle a toujours trouvé le moyen de l'éluder et de remettre sa décision. La cause, s'il est permis de le soupçonner, est que Jeanne d'Arc, bien qu'elle ne soit pas encore tout à fait canonisée, a des amis trop « bien pensants ».

Moi qui ne suis pas « bien pensant », je me hasarderai à faire observer qu'on ne saurait exiger que Jeanne d'Arc ait été libre-penseuse. En 1431, les libres-penseurs étaient encore infiniment plus rares que les merles blancs, ce qui permet d'ailleurs d'expliquer qu'aucun d'eux ou aucune d'elles n'ait alors sauvé la France. Jeanne d'Arc croyait en Dieu, en la Vierge et en sainte Marguerite; elle était de son temps; mais elle l'a sauvée, ce qui devrait suffire à tous les Français. Par surcroît, elle fut brûlée comme hérétique, tout ainsi que Michel Servet ou Etienne Dolet, ce qui devrait contenter les plus difficiles.

J'ajouterai que ce sacrifiant même de Villon l'a pleurée, dans un vers immortel, et que si tous les Français célébraient sa fête, ce serait justement, avec la fête de Jeanne d'Arc, la fête de tous les Français : une fête d'union sacrée.

Pierre Mille.

Il y a déjà une « question de la rue Mounet-Sully ». Œdipe à peine au tombeau, de nombreux mounettistes ont pensé qu'Hernani méritait les honneurs posthumes de la plaque bleue. Et deux courants s'établissent, courants d'opinion touchant le quartier de Paris où il conviendrait de situer la rue Mounet-Sully. Le premier courant remonte, si l'on peut dire, les pentes de Belleville et place ladite rue en haut du quartier, non loin des rues Frederick-Lemaître, Melingue et Taillade. Tout au contraire, le second courant s'en va battre les murs de la Comédie-Française et cherche par là une rue qui pourrait supporter d'être débaptisée.

Paul Mounet peut-être, si on le consultait, serait-il de l'avis de ce plaisant observateur qui, découvrant, non loin de la rue de Richelieu, la rue des Moulins, proposa froidement : « Attendez encore quelques années (merci pour Paul), et vous modifierez Moulins en Mounets. Il n'y a que quatre lettres à remplacer, trois même, puisque l's finale peut resservir. »

Voilà un geste et voilà une parole qu'on eût cherchés en vain sur les Champs-Élysées, il y a seulement une dizaine d'années. Hier, lundi de Pâques, un aéroplane, très haut, passe dans le ciel un peu nuageux au-dessus de Guignol. Dans un groupe de bambins — quatre ans, cinq ans au plus — un petit diabolotin rouge lève sa tête et sa pelle et interrompant, par un trépidement, le travail des amis très affairés à leurs tas de sable, s'écrie :

— L'aérol l'aérol...

Le tableau, une minute, est charmant de ces minognes frimousses tournées vers la nue, de ces gracieuses poupées vivantes qui, toutes, répètent : « L'aéro, l'aéro », avec une candide admiration.

Tout à coup, celui qui a parlé le premier fronce le sourcil pour exprimer sans doute qu'il rassemble en ce moment toutes ses facultés d'observation, regarde avec une attention extrême l'appareil qui déjà prend de la distance, et, avec le plus sérieux comique, il déclare, péremptoire :

— C'est un Farman.

Un pilote, qui s'était arrêté, amusé par la curiosité des enfants, éclata de rire et dit :

— Le plus épatant, c'est que c'est bien un Farman, en effet !

Les personnes qui ont essayé de sortir par une des portes de Paris savent combien c'est difficile, lorsqu'il faut présenter un laissez-passer.

Il y a bien un agent, uniquement préposé à ce service. Mais il est rarement là. Il faut aller le chercher, et quand il arrive, tout ahuri, il faut attendre qu'il ait lu consciencieusement et en entier le papier qu'on lui présente, ce qui demande pas mal de temps.

Et voilà pourquoi un de nos amis, bien que possédant une limousine, prend un simple taxi chaque fois qu'il a une course pressée à faire hors Paris.

Car les taxis, eux, sont dispensés de la formalité du laissez-passer.

On voit que toutes les faveurs ne vont pas aux riches, quoi qu'on dise !

On nous signale que, dans plusieurs ports alliés, la douane vient de saisir des œufs de Pâques à l'adresse du président Wilson... Elle les a saisis parce qu'en principe tout objet rond lui rappelle des engins meurtriers, et que ces blocs enrubannés ne lui disaient rien qui vaille...

Défiance injuste ! La douane est très longue à saisir... l'actualité !

Les sous-marins allemands ont torpillé beaucoup d'enfants. Dans ces conditions, n'est-il pas naturel que tout le petit monde... civilisé offre à Wilson des œufs de Pâques pour lui témoigner sa reconnaissance ?

Les élèves d'une multitude d'écoles et nombre de « lignes pour la protection de l'enfance » se sont donné le mot afin de faire coïncider leurs envois. Espérons que ces œufs de Pâques, en or, argent, vermeil, ivoire, ou humble vannerie, ne resteront pas longtemps confisqués par les gabelous et qu'ils afflueront à la Maison Blanche.

Nous devons bien des œufs de Pâques au président Wilson en échange du beau poulet qu'il vient d'offrir à nos ennemis !

Les dessins de Don Quichotte, que nous publions en pages 8 et 9, sont extraits du *Don Quichotte* de Cervantès, illustré par Gustave Doré et édité chez Hachette et Cie.

Est-ce un compliment à faire à un homme politique que de le comparer à Machiavel ? M. Salandra l'a pris ainsi. Un historien lui ayant demandé une lettre-préface pour son ouvrage sur le grand Florentin, M. Salandra a répondu :

« ... En voulant me dédier votre livre, n'avez-vous pas craint qu'une telle dédicace ne parût une ironie ou une adulation ?... Le monde est si méchant ! Et que diront les étrangers qui, ayant fait pis que ce que Machiavel constatait plus qu'il ne le conseillait, le considèrent comme un maître d'imitation ? »

Mais vous avez dû songer à un autre Machiavel, celui d'ardent sentiment civique et italien, qui aimait sa patrie plus que sa vie. Ce n'est, aujourd'hui, une raison de plus d'accepter votre dédicace d'une œuvre glorifiant un homme prêt à tous les sacrifices, et gouverné par une claire et calme conscience de la réalité. »

Ainsi M. Salandra comprend le machiavélisme : c'est la bonne manière.

Où iront-ils cet été pendant les vacances ?

La police générale de l'Empire défend de prendre ces vacances à l'étranger. Pendant toute la guerre, vient-elle de proclamer, il est interdit de délivrer des passeports pour les voyages de plaisir ou même de simple repos en dehors des confins nationaux.

On ne pourra même pas d'Allemagne se rendre en Autriche, et réciproquement. Chacun chez soi est la devise.

Ils se cachent. Et surtout ils prennent toutes les précautions pour que personne, pas même les amis, n'apprenne ce qui se passe et le répande.

Le Veilleur.

Méditations d'un optimiste

Cercueils artistiques, hygiéniques et pratiques.

Les *Kunststoffe* sont une revue dont on trouverait difficilement l'équivalent hors d'Allemagne. *Kunststoffe*, cela veut dire : « Produits artificiels ». Cette revue bi-mensuelle est proprement l'organe officiel du « simili ». On y trouve dûment classés et fortement analysés tous les procédés employés pour contrefaire les produits de toute nature : du coton avec des orties, de la farine avec de l'écorce, et du caoutchouc avec n'importe quoi.

La dernière trouvaille que préconise cette ingénieuse revue consiste à falsifier les cercueils.

On avait coutume jusqu'ici de faire les cercueils en bois. C'était là une déplorable habitude. Il faudra dorénavant, disent les *Kunststoffe*, les faire en « xylolith » ou, si vous préférez, en « bois-pierre ». Prenez de la magnésie, du chlorure de manganèse, des débris de liège et de bois, mélangez le tout et vous aurez de la « xylolith ».

— Pourquoi, demanderez-vous, des cercueils seulement et non point toute autre espèce de meubles ?

Je ne me charge pas de vous répondre et je me contenterai de vous annoncer, après mon auteur, la constitution d'une « société des sarcophages à responsabilité limitée », qui se propose de fabriquer exclusivement des cercueils en « bois-pierre » et qui se promet de tirer de cette entreprise les plus beaux bénéfices.

Les *Kunststoffe* consacrent à cette intéressante entreprise un grand article technique, qui ne remplit pas moins que leurs trois premières pages. Elles nous exposent abondamment que les cercueils en « bois-pierre » se prêteront mieux à des ornements « artistiques » de toute espèce, qu'ils seront plus économiques pour les familles pauvres, qu'ils sont plus solides et, de plus, ininflammables.

Mais elles s'étendent surtout sur ce fait qu'ils sont plus « hygiéniques » que tous autres. Entendez qu'à cause de leur composition chimique et de la porosité de leurs parois ils aident à la décomposition du cadavre, qu'à cause de leur solidité ils ne risquent point d'éclater sous l'action des gaz, etc., etc.

Je m'en voudrais d'insister sur ces détails macabres, s'ils n'étaient révélateurs d'un état d'esprit. Ce ne serait rien aux yeux des bons Allemands que leur contrefaçon fût seulement économique, pratique, ni même artistique : il importe, avant tout, qu'elle soit scientifique et « technique », pour employer le mot auquel ils tiennent le plus.

Or, il est extrêmement « technique » de s'occuper de cercueils par le temps qui court. On en fait justement un usage déraisonnable. Quelle occasion pour lancer une affaire industrielle « à responsabilité limitée » !

Je sais bien que l'on n'assure pas la prospérité économique d'un Etat avec des considérations sentimentales : je n'ignore pas non plus qu'il y a des marchands de cercueils dans tous les pays du monde. Malgré cela, je m'imagine très sincèrement que nulle part ailleurs qu'en Allemagne on n'aurait pu faire, dans les circonstances présentes, une publicité aussi voyante à une entreprise qui se propose, en économisant sur les morts, d'enrichir une maison de commerce.

Nous aurons, nous aussi, peut-être un jour, des cercueils en « bois-pierre » et nous les regarderons aussi respectueusement que des cercueils de chêne, mais je m'imagine assez mal un périodique français détaillant avec cette abondance une pareille entreprise industrielle et concluant avec ce cynisme :

— Et puis, quelle affaire !
Et cela prouve que nous ne serons jamais vraiment « techniques ».

Sachons nous en consoler.

Candido.

L'AFFAIRE LOMBARD, LABORDE, GARFUNKEL et Cie

Lire en dernière heure :

LES CONDAMNATIONS

LA BATAILLE DE VERDUN

L'ascendant de notre infanterie s'affirme de jour en jour

Le revirement qui s'est produit dans la bataille de Verdun s'accuse chaque jour. Les attaques de l'ennemi demeurent infructueuses, quand nos tirs de barrage ne les arrêtent pas au départ. Nos progrès sont soutenus sur tous les points où notre commandement a jugé utile de reprendre l'offensive : au bois d'Avocourt, au nord du Mort-Homme et du bois des Caurettes, au plateau de Douaumont.

L'ascendant de notre infanterie sur celle de l'adversaire, masqué au début par la grande disproportion du nombre, est hors de doute désormais. Chaque succès obtenu l'augmente encore.

Quant à l'ennemi, sa préoccupation unique semble être désormais de s'assurer des avantages locaux ou de résister à notre poussée en engageant le moins possible de troupes fraîches. C'est ainsi qu'il arrive à renvoyer quatre fois au feu les mêmes unités, après les avoir rapiécées à la hâte et leur avoir donné à peine le temps de souffler.

Mais sa déception est profonde, et se mesure à la hauteur de ses espoirs. Une personnalité éminente d'une grande puissance neutre, qui vient de passer quelque temps dans les lignes allemandes, nous disait récemment qu'au début de l'offensive contre Verdun tous les officiers ennemis étaient convaincus qu'au moyen de cinquante mille hommes réunis devant la place la trouée de nos lignes était certaine, et serait suivie à bref délai de la prise de Paris, puis de la paix avec la France. Après quoi on passerait à l'Angleterre.

C'est d'ailleurs ce que plusieurs germanophiles imprudents ne s'étaient pas privés d'annoncer à l'avance dans les pays neutres. Ils sont bien embarrassés aujourd'hui.

Jean Villars.

Les Allemands délaissent Salonique pour Verdun et le front russe

GENÈVE, 24 avril. — On mande de Bucarest que les forces allemandes devant Salonique ont été réduites pendant le mois de mars en raison des opérations à Verdun et sur le front russe.

Il ne reste que deux divisions allemandes chargées de défendre les gorges du Vardar.

Depuis le mois de janvier, 5.000 soldats bulgares ont déserté, démoralisés par le manque de nourriture et la durée de la guerre. On estime les forces bulgares dans cette région à 25.000 hommes. Les Autrichiens, dans cette partie du front, ont de l'artillerie et de faibles contingents d'infanterie.

UNE MISE AU POINT



DON JAIME DE BOURBON

Prisonnier en Autriche, don Jaime de Bourbon est dans l'impossibilité de faire connaître officiellement sa pensée sur les bruits mis en circulation au sujet de ses préférences et de ses antipathies dans la guerre actuelle. Toutefois, on sait aujourd'hui qu'il approuve pleinement le livre retentissant publié récemment par don Francisco Melgar et dans lequel celui-ci, tout en affirmant hautement sa sympathie pour la cause des Alliés, dément les allégations qui tendaient à représenter don Jaime comme un partisan de l'Allemagne.

Ayuntamiento de Madrid

ÉTATS-UNIS ET ALLEMAGNE VERS LA RUPTURE

La réponse allemande, qui partira sous peu, ne sera pas catégorique

BERNE, 24 avril. — La note est arrivée à Berlin pendant que le chancelier se trouvait au grand quartier général où il avait été appelé d'urgence par l'empereur au sujet du message du président Wilson. Elle fut remise par M. Gerard, ambassadeur des États-Unis, à M. von Jagow, qui en prit tout d'abord connaissance et la transmit aussitôt au grand quartier général; elle y parvint au moment où l'empereur et le chancelier se trouvaient réunis et envisageaient la situation créée par l'intervention de l'Amérique.

Le chancelier a quitté le grand quartier général hier dimanche. On estime que l'empereur avait conféré avec lui non seulement sur le message mais aussi sur la note, le chancelier rendant muni des indications et instructions voulues pour la rédaction de la réponse.

BERNE, 24 avril. — La *Gazette berlinoise de Midi* déclare que la réponse allemande à la note américaine sera remise dans quelques jours, c'est-à-dire lorsque l'empereur et le chancelier auront conféré à ce sujet avec le chef d'état-major von Falkenhayn.

Le journal estime que les relations entre les deux nations sont arrivées à un point extrêmement critique.

NEW-YORK, 23 avril. — On croit que l'Allemagne enverra sa réponse mercredi : cette opinion est appuyée, assure-t-on, sur les informations télégraphiques de Berlin par l'ambassadeur des États-Unis, M. Gerard.

NEW-YORK, 24 avril. — En ce qui concerne la teneur et le sens de la réponse allemande, on s'en tient, dans les milieux politiques les mieux informés, à des conjectures dont voici le sens :

M. de Jagow, secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères, fera probablement au gouvernement américain une contre-proposition concernant la continuation de la guerre sous-marine, en offrant soit une délimitation du champ d'action des sous-marins, soit une atténuation de la pratique suivie jusqu'ici. Mais on est fermement convaincu, ici et à Washington, que M. Wilson rejetterait n'importe quelle offre de ce genre.

Il est certain que le gouvernement américain a fini d'argumenter avec l'Allemagne et n'acceptera aucune nouvelle garantie, sauf celle-ci : que la guerre sous-marine contre les paquebots et les navires marchands cesse complètement.

Le comte Bernstorff est pessimiste

LONDRES, 24 avril. — On mande de New-York au *Daily Telegraph* :

« L'*Evening Sun* apprend de Washington que l'on est des plus pessimistes à l'ambassade d'Allemagne au sujet du règlement éventuel de la crise présente.

On y dit que le kaiser ne peut pas capituler, qu'il est impossible à l'Allemagne d'abandonner les représailles contre l'Angleterre et que, en dépit de la note américaine, le gouvernement allemand se verra obligé de poursuivre la méthode actuelle de guerre navale.

Le désarroi de la presse allemande

Anxiété et récriminations, d'un côté; de l'autre, fanfaronnades et menaces.

La *Gazette de Francfort* constate en termes qui trahissent sa surprise et une certaine appréhension que le langage de la note est extrêmement énergique et que la réponse est difficile. L'annonce relative au torpillage du *Susser* contient un démenti extraordinairement sévère qui ne laisse pas apercevoir de quelle façon on pourra s'entendre.

Le gouvernement allemand, ajoute-t-elle, a besoin de tout son calme et de toute son énergie pour, sans se laisser provoquer, sans renoncer à ce qui est nécessaire, sans se laisser induire en erreur par des considérations de second ordre, prendre la décision qui exige l'honneur et la sécurité de l'Allemagne.

Ce sentiment de surprise est avoué sans détour par M. Théodore Wolff dans le *Berliner Tageblatt* : « La menace américaine, dit-il, a beaucoup surpris la population allemande; elle ne savait presque rien des négociations germano-américaines et presque personne ne s'attendait à un danger de ce côté. »

Mais l'anxiété prédomine dans les considérations des *Dernières Nouvelles de Munich* qui se déclarent mécontentes de l'impéritie de la diplomatie allemande aux États-Unis et se réservent d'en demander compte après la guerre.

Les délibérations du grand quartier général, dit le journal munichois, ne doivent pas être conduites à l'égère. Il s'agit, en effet, d'une des plus grandes décisions.

gions que l'Allemagne ait été appelée à prendre depuis le début de la guerre. Le peuple allemand désire vivre en paix avec l'Amérique, mais il ne veut pas devenir son vassal. Nous ne pouvons pas actuellement nous livrer à une étude sur le point de savoir si la politique allemande vis-à-vis des Etats-Unis a été particulièrement habile ; c'est là un travail que nous nous réservons de faire quand la guerre sera terminée.

Le ton change dans le *Lokal Anzeiger*, dont le langage ressemble fort à celui de la presse du parti militaire.

Nous voulons, dit-il, conserver notre bon droit de frapper l'ennemi où il est le plus vulnérable et avec les moyens qui sont à son effet à notre disposition et qui conduisent le plus rapidement au but...

Il s'agit de notre droit de disposer librement de nous-mêmes, de notre qualité de peuple indépendant, du respect de notre droit matériel et de notre dignité nationale, auxquels personne ne saurait prétendre toucher, pas même M. Wilson. C'est pourquoi nous lui criions : « A bas les mains ! »

La *Kreuzzeitung*, organe de la noblesse prussienne, ne se contente pas d'accepter l'éventualité de la rupture des rapports diplomatiques et même de la guerre : elle la souhaite et appelle la guerre de tous ses vœux.

La rupture avec l'Amérique est inévitable, dit-elle. Même si l'Allemagne acceptait l'intervention des Etats-Unis, cela ne ferait que retarder la date de la rupture des négociations. Il est impossible d'ailleurs qu'après les déclarations faites par le chancelier, le gouvernement de Berlin puisse accepter les termes de la note du président Wilson.

Et elle ajoute :

Nous allons maintenant avoir notre liberté d'action complète dans la manière dont nous entendons conduire la guerre sous-marine.

Le *Nouveau Journal de Stuttgart* ne va pas jusqu'à proclamer la guerre désirable, mais le fait que M. Wilson ait osé donner un démenti à l'Allemagne lui paraît un attentat des plus graves.

La situation politique, dit-il, est devenue plus critique que jamais. La réponse que l'Allemagne fera aux Etats-Unis décidera de la guerre ou de la paix. Le peuple américain doit se rendre compte dans quel précipice la politique de M. Wilson peut entraîner notre gouvernement, qui, conscient de sa responsabilité, est seul en état de juger quelle décision il doit prendre. En donnant un démenti au rapport allemand concernant le *Sussex*, M. Wilson fait-il preuve de mauvaise volonté ou est-il aveuglé ?

Dans la *Deutsche Tages Zeitung*, le comte Reventlov explique que l'Amérique ne vise qu'un but : empêcher l'Allemagne de vaincre ; tout le reste n'est que chicanerie déloyale.

Tous les prétextes invoqués dans la note, dit-il, ne sont que des futilités. Notre point de vue est que l'abandon de la guerre sous-marine faite aux bateaux de commerce serait plus préjudiciable à l'Allemagne qu'une rupture avec l'Amérique. Nous saluons cette rupture avec un vif soulagement, sans toutefois méconnaître le côté désavantageux que comporterait la nouvelle situation. Mais nous devons nous dire que les inconvénients qui en résulteraient seraient bien plus grands encore si l'Allemagne cédait aux exigences américaines.

En d'autres termes, plutôt la rupture et la guerre que la moindre restriction du brigandage des sous-marins : tel est le langage de la presse de l'amirauté et du haut commandement.

Avertissement tardif

LONDRES, 24 avril. — On mande de Rotterdam aux *Daily News* que Harden seul a conseillé à l'Allemagne la modération.

Dans un article de la *Zukunft*, intitulé : « Si j'étais Wilson », Harden prête un discours imaginaire au président des Etats-Unis, discours qui condamne les méthodes de guerre navale de l'Allemagne, déclare ses demandes impossibles, et met en relief les conséquences d'une rupture avec les Etats-Unis.

Il y a des juges à Leipzig, mais ils ne sont pas pressés

AMSTERDAM, 24 avril. — Le grand industriel Posselt, sénateur de Lübeck, et son fondé de pouvoir, accusés de haute trahison pour avoir fourni au Japon de l'acier provenant des usines de Græneshberg, en Norvège, dont le sénateur est le plus fort actionnaire, viennent d'être acquittés par la haute cour de Leipzig.

Leur détention préventive a duré dix-huit mois.

Les boulangers berlinois réclament de la farine

ZURICH, 24 avril. — L'Association de la boulangerie de Berlin émet une protestation contre l'insuffisance des quantités de farine mises à la disposition des boulangers.

Ceux-ci se plaignent d'obtenir 20 0/0 de moins qu'il ne leur est garanti par les cartes à eux délivrées, ce qui les oblige à doubler et au delà la proportion de pomme de terre autorisée et de la porter à 35 0/0.

Ils ajoutent que leur protestation n'est inspirée que par des raisons de philanthropie et qu'il leur est pénible de livrer à la population du pain nuisible à sa santé.

COMMUNIQUÉS OFFICIELS

du Lundi 24 Avril (631^e jour de la guerre)

QUINZE HEURES. — Au nord de l'Aisne, une reconnaissance allemande qui cherchait à pénétrer dans nos lignes, sur le plateau de Paissy, a été repoussée avec des pertes.

A l'ouest de la Meuse, au cours de la nuit, nous avons dispersé plusieurs reconnaissances ennemies au sud-est d'Haucourt. Au nord-ouest du bois des Caurettes, nous avons progressé à la grenade dans les boyaux ennemis et fait une trentaine de prisonniers, dont un officier. L'ennemi a bombardé assez vivement la région du Mort-Homme.

A l'est de la Meuse et en Woëvre, nuit relativement calme.

Aux Eparges, l'explosion d'une mine allemande ne nous a causé aucun dégât.

En forêt d'Apremont, notre artillerie s'est montrée active et a contrebattu efficacement les engins de tranchées de l'adversaire.

Dans les Vosges, nous avons enlevé un petit poste allemand vers le Bonhomme.

VINGT-TROIS HEURES. — En Belgique, activité de notre artillerie dans les secteurs de Westende et de Steenstraete.

En Argonne, nous avons exécuté des tirs de concentration sur la région de Malancourt.

A l'ouest de la Meuse, l'ennemi a bombardé violemment, au cours de l'après-midi, nos positions de la région du Mort-Homme.

A l'est de la Meuse et en Woëvre, activité intermittente de l'artillerie.

Rien à signaler sur le reste du front.

Nos escadrilles bombardent des gares et des bivouacs ennemis

En Belgique, dans la journée du 23 et dans la nuit du 23 au 24, nos escadrilles ont bombardé par deux fois la gare de Wyfweg (est de la forêt d'Houthulst). Trente, puis dix-huit obus de gros calibre, dont beaucoup ont atteint leur but, ont été lancés sur les bâtiments de la gare. Tous nos avions sont rentrés indemnes.

Dans la nuit du 23 au 24 avril, nos escadrilles ont effectué plusieurs opérations de bombardement.

Vingt et un obus et huit bombes incendiaires ont été lancés sur la gare de Longuyon, cinq obus sur la gare de Stenay, douze obus sur les bivouacs à l'est de Dun, trente-deux obus sur des bivouacs de la région Montfaucon et sur la gare de Nantillois.

Les Autrichiens participent à l'effort contre Verdun

TURIN, 24 avril. — Suivant la *Stampa*, il semble que des troupes autrichiennes aient pris part aux actions engagées par les Allemands contre Verdun. On annonce en effet que trente-deux officiers appartenant au 43^e régiment d'infanterie autrichienne se trouvent à l'hôpital de Berkulesbad atteints d'atonie psychique à la suite de leur participation à un combat devant Verdun. Leur état serait tout à fait pitoyable.

Le bombardement ininterrompu des positions allemandes par l'artillerie française brise le système nerveux des combattants. Le 43^e régiment d'infanterie autrichienne, après être resté à peine trois jours sur la ligne de feu, a dû être retiré et envoyé à l'arrière.

Communiqué britannique

Aujourd'hui, activité de mine au saillant de Loos et à Neuve-Chapelle. L'artillerie a été active de part et d'autre à Neuville-Saint-Vaast, Angres, sur le canal d'Ypres-Comines et à Booge.

Un aéroplane ennemi a été abattu par le feu de nos canons près de Ploegsteert; le pilote et l'observateur sont tués. Un de nos avions est manquant.

Ayuntamiento de Madrid

DANS L'ARMÉNIE DÉVASTÉE

Les Russes s'efforcent de réparer les ravages commis par les Turcs

LONDRES, 24 avril. — On mande de Pétersbourg au *Daily Chronicle* :

Désormais maîtres du plateau arménien, les Russes s'attachent sans retard à résoudre le problème de la résurrection de l'Arménie.

En conséquence de la terrible politique turco-allemande de déportation et de massacres, les vilayets arméniens ont éprouvé une forte perte de population et il faut ajouter que la population turque de ces vilayets a également subi une forte réduction par suite des épidémies apportées par la guerre.

La question du rapatriement des Arméniens et de la future constitution à donner aux vilayets présente de grandes difficultés, car on ne connaît pas, même approximativement, le nombre des Arméniens encore en vie.

Les Russes, dans leur marche en avant, ont découvert plusieurs fois de grandes agglomérations de réfugiés arméniens dans les montagnes, ce qui laisse supposer que le nombre des survivants est plus grand qu'on ne le croyait.

Quant au sort de ceux qui furent déportés en Mésopotamie et en Syrie, des lettres reçues récemment par M. Stapleton, le missionnaire américain à Erzeroum, d'exilés d'Erzeroum et de Homs, montrent que ces exilés, bien que soumis à des conditions déplorables, sont encore en vie.

Les Jeunes-Turcs

Craignent toujours Abdul-Hamid

LONDRES, 24 avril. — On mande de Salonique au *Times* que l'ex-sultan Abdul-Hamid vient d'être transféré, sous la surveillance d'une garde importante, à Manissa où il est maintenant interné. C'est, dit-on, la seule ville en Asie-Mineure qui soit demeurée fidèle aux Jeunes-Turcs.

L'embranchement imprévu

LE CAIRE, 24 avril. — L'administration des chemins de fer égyptiens vient d'acquiescer quatre locomotives allemandes destinées par les Allemands à leur fameuse ligne de Bagdad.

Ces locomotives ont été saisies en Méditerranée sur un vapeur qui a été déclaré de bonne prise par la Cour des prises d'Alexandrie. Ce sont de puissantes machines à l'usage des trains de marchandises. Elles seront mises prochainement en service.

Les Allemands ont perdu trois millions 600.000 hommes

LONDRES, 24 avril. — Un officier russe examinant dans la *Morning Post* la puissance en hommes des Allemands dit que nos ennemis ont considérablement diminué le nombre réel de leurs pertes figurant dans les rapports officiels.

Les experts militaires russes considèrent que les pertes allemandes ne sont pas d'un million huit cent mille hommes, mais qu'elles atteignent en réalité trois millions six cent mille, alors que le nombre d'hommes déjà envoyés au front est de sept millions cent mille; ils estiment que les réserves dont l'Allemagne peut disposer sont au maximum de trois millions de soldats.

En temps ordinaire, ce dernier chiffre serait suffisant pour la troisième année de campagne, mais l'industrie du pays, très développée, ne permettra pas le remplacement des pertes terribles subies principalement pendant les opérations du printemps et de l'été qui présenteront un caractère décisif.

« Je suppose, dit l'auteur de l'article, que la bataille future qui se livrera, peut-être, en plein centre du champ de bataille russe, décidera du sort de la guerre; les conséquences stratégiques d'un tel combat réduiront certainement la durée du conflit.

« Quant à l'armée austro-hongroise, elle est déjà épuisée jusqu'à la dernière limite et elle ne représente plus une unité stratégique puissante sans l'appui de l'Allemagne. Il devient évident que celle-ci doit défendre le front gigantesque qui va de la Baltique à la frontière roumaine avec ses ressources personnelles. »

Boire aux repas
Vittel - Grande Source

ÉLIXIR COMBIER

DÉLICIEUSE LIQUEUR (Saumur)

PARIS, Rue St-Augustin n° 22

Propos d'un inconnu

LE PACHA ET LA VIEILLE FILLE

J'ai connu un diplomate, homme de beaucoup d'esprit, que les événements actuels ont placé à la censure, et qui me disait un jour : « Je me méfie des trop bonnes dépêches, parce que les trop bonnes dépêches sont souvent des pièges... »

Je songeais à ce propos d'un homme qui a longtemps vécu chez les Allemands en lisant les nouvelles publiées à propos de la mort de von der Goltz et de la disgrâce de Hœseler.

La mort de von der Goltz pacha semble officielle. Il est certain qu'un général de soixante-treize ans qui mène la guerre dans les climats d'Asie-Mineure risque fort de compromettre sa santé. Von der Goltz pacha n'a pas résisté au typhus. C'est la supposition la plus simple que l'on puisse faire. Écartons, avec un sourire, toutes les fables que l'on murmure, fables bizarres s'il en fut : d'Italie, le pacha se serait suicidé, dégoûté de la perte d'Erzeroum et de Trébizonde ; de Suisse et de Hollande, nous sommes en plein mélo : il aurait été assassiné par des soldats turcs ! Et de cette dernière conjecture surgissent toutes sortes de conclusions mirobolantes sur la haine turque contre l'Allemagne, haine grandissante depuis les derniers revers...

De grâce, restons calmes. N'oublions pas les profondes raisons politiques qui unissent la Turquie et l'Allemagne ; n'oublions pas que, devant les volontés françaises, russes et anglaises sur la Turquie d'Asie, la puissance allemande ne peut lutter qu'en maintenant les garanties turques en Asie-Mineure, et que, parallèlement, pour vivre sur sa propriété séculaire, la Turquie ne peut s'appuyer que sur l'Allemagne.

Tous les propos pittoresques que l'on pourra vous tenir à ce sujet concernant les rapports tureco-allemands ne seront que tentatives de brouiller les cartes et d'endormir l'opinion publique chez les Alliés. M. de Jagow est un homme qui s'entend à merveille pour lancer certains bruits, soit par le canal de son cher Wolff du *Berliner Tageblatt*, soit par ses agents dans les pays neutres.

Donc, le pacha est mort de fatigue, sous les yeux attendris de ses fidèles officiers tures qu'il avait dressés à la prussienne.

Quant à la disgrâce de la vieille fille Hœseler (comme l'appelaient les officiers de la garnison de Metz), vous me permettrez de n'en rien croire. Souvenez-vous qu'au moment de la prise de Przemyśl par les Russes on nous annonça la disgrâce de Hindenburg avec un certain fracas. Mais, un mois plus tard, le même Hindenburg prenait le commandement de l'armée qui devait pénétrer en Pologne.

Au reste, le départ de Hœseler n'a guère d'importance. On nous dit qu'il a poussé à l'attaque de Verdun contre l'opinion de Hindenburg et de Mackensen. On n'en peut absolument rien savoir : le plus logique étant de reconnaître que la ruée contre Verdun a été préparée de longue date, après mûre réflexion du grand état-major allemand.

D'autre part, si Hœseler était en disgrâce, nul ne le saurait : on lui confierait un commandement sur un front oriental quelconque, et le tour serait joué.

Celui qu'un bruit de cour dit ressembler à de Molke non comme un frère... mais comme un fils (n'insistons pas !), n'a plus assez d'importance aujourd'hui dans les hautes sphères de l'Etat-major impérial pour être envoyé en disgrâce.

L'Inconnu.

La conférence économique interparlementaire

La conférence économique interparlementaire s'annonce comme un grand succès. Parmi les principaux délégués, on note, dans la délégation anglaise, qui en comprend quarante-cinq, lord Rotherham, lord Devonport, sir John Randles, ancien président de la Fédération du fer et de l'acier, de hauts-commissaires coloniaux et des agents généraux des Dominions britanniques. Les Italiens, outre MM. Luzzatti, l'illustre homme d'Etat, et Ferraris, sénateur, ancien ministre et directeur de la *Nuova Antologia*, comptent parmi leurs quarante-trois délégués le vice-président de la Chambre des députés italienne, M. Luigi Rava, plusieurs fois ministre ; six anciens ministres, et les célèbres juristes Cesare Vivaute et Dionisio Anzilotti. Les Russes doivent être représentés par le vice-président de la Douma et M. Alexandre Vasilief, membre du Conseil de l'empire. La délégation serbe, composée de quatorze députés, comprend huit anciens ministres, présidés par M. Trifkovic, ancien président du Conseil. La délégation portugaise, présidée par M. Mascieira, ancien ministre des Affaires étrangères, compte dix membres, dont cinq anciens ministres, et le président de la Cour des comptes, M. Barbosa. Ajoutons que les Français seront représentés par vingt-huit anciens ministres, et notamment MM. Chaumet, Doumer, Millerand, Steeg, Raoul Péret, Marc Réville, Pichon, Hanotaux, etc. et des sommités du monde économique et financier, comme MM. Pataud, gouverneur de la Banque de France ; Patit, président du tribunal de commerce de la Seine ; Alfred Neymarck, etc.

LA SÉRIE NOIRE

Von der Goltz est le troisième Allemand mort en Turquie de façon suspecte.

LONDRES, 24 avril. — Le correspondant du *Daily Telegraph* à Milan annonce que les nouvelles les plus récentes reçues de Constantinople font supposer que la mort du maréchal von der Goltz n'est pas due à des causes naturelles.

Ce correspondant ajoute :

« Un de mes amis, qui résida durant quarante ans à Constantinople et qui, par l'entremise de l'ambassade américaine, vient de quitter la capitale turque, m'a dit textuellement : « Je crois que von der Goltz a été tué par un officier ture ; « peut-être même par un officier de son propre « état-major. »

« Des événements bien singuliers se sont déroulés, depuis quelque temps en Turquie : le premier attaché militaire allemand a été assassiné par un officier ture il y a sept mois ; l'ambassadeur allemand von Wangenheim est mort quelques jours après son retour ; quant à nous, qui sommes accoutumés à la vie de Constantinople, nous savons ce que signifient des morts soudaines comme celles-ci. » (Radio.)

Pour noyer ses canons

L'héroïsme d'un aspirant de marine

A vingt ans, l'aspirant de marine Lebagre — fils du lieutenant-colonel Lebagre — qui a été un brillant élève au lycée de Troyes, titulaire de deux citations à l'ordre de l'armée, vient de conquérir la croix de la Légion d'honneur par un trait qui mérite d'être rapporté.

Le jeune aspirant se trouvait sur le torpilleur..., qui eut l'arrière complètement éventré après avoir touché une mine.

Peu à peu le bateau s'enfonça ; on essaie en vain de le remorquer. L'équipage est sauvé ; le commandant et l'aspirant descendent les derniers dans le canot, qui quitte à jamais le torpilleur frappé à mort. Mais sur l'avant du bateau se dressent les canons.

Si la submersion est lente, pense l'aspirant, est-ce que quelque bateau ennemi ne peut pas s'emparer des canons, qui seraient pour le pillard autant de trophées ?

Son parti est pris. Il risquera sa vie ; mais, qu'importe ? Il obtient du commandant l'autorisation de retourner à bord et, malgré le danger, prend le temps de déboulonner une cloison étanche. L'eau pénètre rapidement, et comme l'héroïque Lebagre regagnait le canot, l'épave s'engloutit. — L.

VERS LE SERVICE MILITAIRE UNIVERSEL ?...

La séance secrète des Chambres anglaises



Le Parlement. A gauche, la Tour de l'Horloge

LONDRES, 23 avril (De notre correspondant particulier). — Dans la grande séance parlementaire secrète qui aura lieu demain, le cabinet de M. Asquith ne jouera pas immédiatement son sort, mais les engagements qui vont être pris seront irrévocables.

La situation du Premier, ces jours derniers, s'est trouvée des plus critiques. L'accord n'existe plus au sein de son cabinet, où l'influence de Lloyd George grandit et a gagné des appuis à la cause du service militaire universel.

L'énergique propagande de sir Edward Carson a porté ses fruits, et lord Milner l'a renforcée de toute sa grande autorité.

Les hommes mariés que l'on a appelés ne veulent pas partir avant les célibataires. Ils avaient la promesse formelle du premier ministre de n'être enrôlés qu'après leurs concitoyens libres d'attaches de famille. Néanmoins, un si grand nombre de célibataires a été dispensé de servir qu'il a fallu faire appel aux maris et aux pères pour remplir les rangs. Telle est, en bref, et ceci compliqué de compétitions entre les partis, l'origine de la crise où s'est débattu pendant deux semaines le cabinet de coalition désuni, au milieu duquel la position du premier ministre qui avait déclaré que la conscription devait être « un désastre national de la plus formidable portée » était devenue fort difficile. Un suprême arrangement a été conclu et la crise ouverte est évitée. Demain, le Parlement connaîtra les chiffres exacts des hommes que réclamerait l'armée, d'un côté, et, de

l'autre, les industries militaires et les commerces que veut conserver le Royaume-Uni.

Pour cette fameuse séance secrète, sans exemple depuis six cents ans, les précautions les plus minutieuses ont été prises, afin d'assurer le huis clos absolu. Les membres du Parlement devront donner leur parole de ne rien divulguer des débats. Les journalistes, les huissiers, les gardiens n'y assisteront pas, et un cordon de policiers gardera les innombrables couloirs de l'édifice. Il y a, paraît-il, une certaine grille près de la tour, clôture d'un couloir de ventilation desservant les salles publiques, et qui forme le tympan résonateur d'une énorme « oreille de Denys ». Une personne placée là pourrait tout entendre. On bloquera la ventilation. Bien entendu les galeries publiques, la célèbre tribune des dames seront closes.

Il est même question de passer une sévère inspection des souterrains, comme aux temps de la conspiration des poudres.

Cependant, comme il faudra plus tard donner à l'Histoire un témoignage fidèle de ces délibérations, des sténographes demeureront à leurs pupitres.

Demain, à 2 h. 45, quand s'ouvrira la séance, les badauds auront les yeux fixés sur la haute horloge qui domine le palais du Parlement et le grave Westminster où dorment les gloires de la nation... L'Angleterre aura, une fois de plus, solennellement, sanctionné sa détermination de mettre toutes ses forces dans une lutte sans merci.

Collingham.

SILHOUETTES DE 1916



L'an dernier les premiers costumes courts étonnèrent un peu. Pourtant cette robe écourtée qui donne aux femmes une allure preste et dégagée, ce tailleur simple, d'apparence un peu militaire, restera, semble-t-il, le costume-type de la femme durant la guerre. C'est le costume avec lequel les femmes ne semblent pas coquettes, sans perdre toutefois de leur grâce ni de leur jeunesse.

DERNIÈRE HEURE

L'affaire Lombard, Laborde, Garfunkel et C^{ie}

LES CONDAMNATIONS

Un nouvel incident, né d'ultimes conclusions, a clôturé les débats de ce long procès.

Dès l'ouverture de l'audience, M^r Charles Philippe, au nom du bloc des accusés, dépose des conclusions tendant à la suspension des débats pendant quarante-huit heures pour permettre l'application de la loi Paul Meunier.

— J'accomplis un devoir de justice, déclare le défenseur, et vous ne voudrez pas, Messieurs, vous associer, par le rejet des conclusions, à la violation du droit des citoyens.

Le commandant Marce, commissaire du gouvernement, répond par cette affirmation :

— Nous sommes ici pour discuter le droit pénal et non le droit constitutionnel.

Malgré la chaleureuse intervention de M^r Bérard, Albert Grémieux, Henri Gérard, Duceos de la Haille et Lagasse, qui s'associent à M^r Charles Philippe pour demander que la loi de sursis ne soit pas l'espérance déçue, le conseil rejette à l'unanimité les conclusions.

Le colonel Favari, reprenant la suite du dernier interrogatoire des accusés, pose à chacun d'eux la phrase sacramentelle :

— Avez-vous quelque chose à ajouter pour votre défense ?

Et tous de répondre qu'ils ont le désir d'aller au front.

Puis le colonel déclarant les débats terminés, ordonne :

— Gardez, emmenez les accusés.

Le conseil se retire dans la salle des délibérations. Il est 10 h. 30 du matin.

A huit heures du soir, le conseil fait sa rentrée et le colonel donne lecture du jugement suivant :

Le docteur Lombard est condamné à dix ans de travaux forcés et 3.000 francs d'amende ;

Le major Laborde, cinq ans de prison, dégradation militaire et radiation de l'Ordre de la Légion d'honneur ;

Garfunkel, cinq ans de prison, dégradation civique, 4.000 francs d'amende ;

Le docteur Saint-Maurice, trois ans de prison, 100 francs d'amende.

Du Rosq, trois ans de prison, 100 francs d'amende ;

Pierron, deux ans de prison, 100 francs d'amende ;

Musseau, deux ans, 2.000 francs d'amende ; Mignel, dit « Blaizais », dix-huit mois, 2.000 francs d'amende ; Maumus, deux ans, 4.000 francs ; Abraham Weill, un an, 4.000 francs ; Charvoz, dix-huit mois et 10.000 francs ; Lerebourg, dix-huit mois, 4.000 francs ; Heudier, dix-huit mois, 2.000 francs ; Marix, deux ans, 1.000 francs ; Lapin-ki, Guérault, Maleui, Auriacombe, Leblanc, Roche, Méart, Delmar, Reagel, Roux, Cambon, Bordas, Brandschaft, chacun deux ans de prison et 100 francs d'amende ; Triadou, deux ans, 2.000 francs ; Maurice Steinmuller, Coumoul, Boisson, deux ans de prison ; Bräun, deux ans et 500 francs ; Rueff, un an et 500 francs ; Langevin, un an et 2.000 francs ; Collaire, un an ; Adobel, Geoffroy et Demichel, dix mois et 100 francs ; Hermann Steinmuller, six mois ; Aujollet, onze mois et 200 francs ; Gaston Lévy, six mois et 100 francs ; de Grandmaison, six mois d'emprisonnement ; Mme Feldstein-Minsk, 500 francs d'amende.

Les docteurs Demoret et Gesland sont acquittés, ainsi que le sergent-major Chrétien et le soldat Florel.

Toutes les sommes versées par les réformés ou hospitalisés au docteur Lombard et à ses complices, ainsi que l'automobile donnée par Garfunkel, sont confisquées au profit des hôpitaux de Paris.

Alfred Bougenier.

Communiqué belge

Hier, en fin de soirée et au cours de la nuit, violente lutte d'artillerie dans le secteur de Ramscapelle.

L'après-midi du 24 avril, le bombardement a repris avec force dans la même région ainsi que vers Dirmude et Steenstraete.

Le comte Bernstorff compromis par les papiers de von Igel

LONDRES, 24 avril. — On mande de Washington au *Daily Mail* que le département de la police a arrêté les mesures les plus sévères pour prévenir tout attentat des anarchistes allemands. Même au cas où la crise serait conjurée, les papiers saisis lors de la perquisition opérée chez von Igel, le secrétaire de von Papen, ont un caractère assez compromettant pour motiver le renvoi de M. de Bernstorff.

Certains de ces documents, en effet, démontrent péremptoirement la complicité de presque tous le personnel de l'ambassade. (Radio.)

Les Bulgares veulent en Albanie un prince bulgare

ROME, 24 avril. — La *Tribuna* publie les témoignages de voyageurs arrivés de Roumanie et de Grèce, qui assurent que la mésintelligence entre Allemands et Bulgares s'accroît et qu'elle est motivée par des raisons multiples.

Ainsi, à Sofia même, les Bulgares ont été généralement irrités de l'arrestation de M. Ghenadiouff qu'ils considéraient comme imposée par les Allemands.

De même en Albanie, les Bulgares sont violemment opposés au candidat austro-allemand, le prince de Wied, pour lequel les deux empires dépensent des sommes considérables. Ils réclament un souverain national qui est le prince Cyrille dont les Austro-Allemands ne veulent à aucun prix.

La haine bulgare contre les Serbes

SALONIQUE, 24 avril. — En dépit de l'intervention des gouvernements américain et hollandais, le sort des prisonniers serbes en Bulgarie n'a pas été amélioré.

Ils sont traités avec la plus grande brutalité, privés de tout, laissés pieds nus, sans vêtements et presque sans nourriture. Les Bulgares disent en voulant à la race serbe elle-même, leur but n'est pas tant d'occuper des territoires longtemps convoités que d'y exterminer des frères exécrés.

Le roi de Grèce désire se réconcilier avec M. Venizelos

ATHÈNES, 24 avril. — Depuis la fin de mars, un revirement politique important s'accroît dans le sens des vénizélistes qui s'efforcent d'obtenir la démission du cabinet, la prorogation ou la dissolution de la Chambre, le retour de M. Venizelos au pouvoir, l'intervention de la Grèce contre les empires centraux. Dans les milieux ministériels, qui affectaient jusqu'ici l'indifférence, on commence à considérer comme probable et presque imminent le succès de la politique interventionniste, et le roi lui-même cherchait aujourd'hui à se réconcilier avec Venizelos. (Information.)

Fraternité d'armes

ROME, 24 avril. — Sur la proposition du commandement suprême, le ministre de la guerre a décidé que pendant la guerre les soldats non combattants devront porter les décorations conférées par les gouvernements alliés dans le but d'affirmer par un signe visible les liens de fraternelle solidarité déjà consacrée sur les champs de bataille.

La révolution chinoise gagne la Mandchourie

SCHANGHAI, 24 avril. — Le gouverneur de Moukden a été obligé de quitter son poste pour se retirer à Pékin, laissant le gouvernement des deux provinces de Mandchourie à un général dont la fidélité est considérée comme douteuse.

Le nouveau ministre de la Guerre

PEKIN, 24 avril. — Le président a sanctionné la nomination de Tuantsijui comme secrétaire d'Etat et ministre de la Guerre.

Le portefeuille des Affaires étrangères conserve son titulaire actuel.

Ayuntamiento de Madrid

Un raid dans le désert

Une colonne de troupes australiennes enlève par surprise un camp turc

LONDRES, 24 avril. — L'Agence Reuter publie un rapport daté de Suez, 20 avril, sur les brillantes opérations de Djiff-Djaffa, exécutées par le major Scott et sa colonne composée de détachements de cavalerie légère australienne, de méharistes et de soldats du génie.

Le major Scott réussit à surprendre le camp turc établi à quelques milles de Djiff-Djaffa.

Les Australiens étaient sur l'ennemi avant que celui-ci se fût aperçu de leur arrivée.

Le camp turc était entouré de deux côtés par cinq monticules formant une sorte de fer à cheval : des tranchées étaient établies derrière le camp. Les Australiens avancèrent sur trois détachements : l'un d'eux, passant derrière les monticules, coupa la retraite de l'ennemi vers les collines ; le deuxième, attaquant par la droite, déborda les tranchées ; le troisième détachement opéra une attaque frontale.

Dès que les ennemis virent les Australiens, ils s'enfuirent, les uns vers les collines, les autres vers les tranchées ; ces derniers, trouvant en face d'eux le deuxième détachement de cavalerie australienne, se retirèrent sur les monticules, où eut lieu un vif engagement de courte durée.

Toute la garnison ennemie fut, ou tuée ou faite prisonnière. Les armes, munitions et approvisionnements de l'ennemi furent détruits. On détruisit également tout le matériel allemand de forage pour les puits artésiens et tous les travaux déjà exécutés.

Communiqué italien

ROME, 23 avril. — Commandement suprême :

Dans la zone de Tonale, pendant la nuit du 22 au 23 avril, l'ennemi a tenté trois attaques successives contre la ligne de nos ouvrages de défense du Pas, mais il a été chaque fois repoussé avec pertes.

On signale une activité de l'artillerie et des mouvements de troupes ennemies sur la ligne du front de la vallée de Lagarina à la vallée de Sugana.

Dans le haut Cordevole, les batteries ennemies de tout calibre ont concentré un feu intense sur la crête du col di Lana, sans cependant ébranler la solide résistance de nos troupes.

Sur le haut et le moyen Isonzo, le mauvais temps a entravé hier l'action de l'artillerie.

Sur le Carso, on signale un nouveau et brillant succès de nos armes dans la zone, à l'est de Solta.

Dans l'après-midi d'hier, notre infanterie, avec l'appui habituel et efficace de l'artillerie, et malgré l'opiniâtre résistance de l'ennemi, a pris d'assaut un fort retranchement long de 350 mètres.

L'ennemi, ayant reçu des renforts, a prononcé dans la nuit deux violentes contre-attaques réussissant la deuxième fois à pénétrer dans une partie de retranchement qu'il avait perdu, mais il en a été immédiatement rejeté par un furieux corps à corps qui lui a coûté de très lourdes pertes. Dans l'ensemble de l'action, 139 prisonniers sont tombés entre nos mains, dont 4 officiers. Nous avons pris deux mitrailleuses, environ deux cents fusils, des appareils lance-flammes et de nombreuses caisses de munitions et de bombes.

COMMUNIQUE RUSSE

PÉTROGRAD, 23 avril (Communiqué du grand état-major) :

FRONT OCCIDENTAL

Pendant la nuit du 22 et la journée suivante, l'artillerie allemande a bombardé la tête de pont d'Ikskul.

Dans la journée, un groupe d'éclaireurs allemands, au nord du lac de Vygonovskoe, a passé la rivière Schara et s'est enfoncé dans une forêt où il a été cerné par nous et en partie massacré ; les survivants se sont constitués prisonniers.

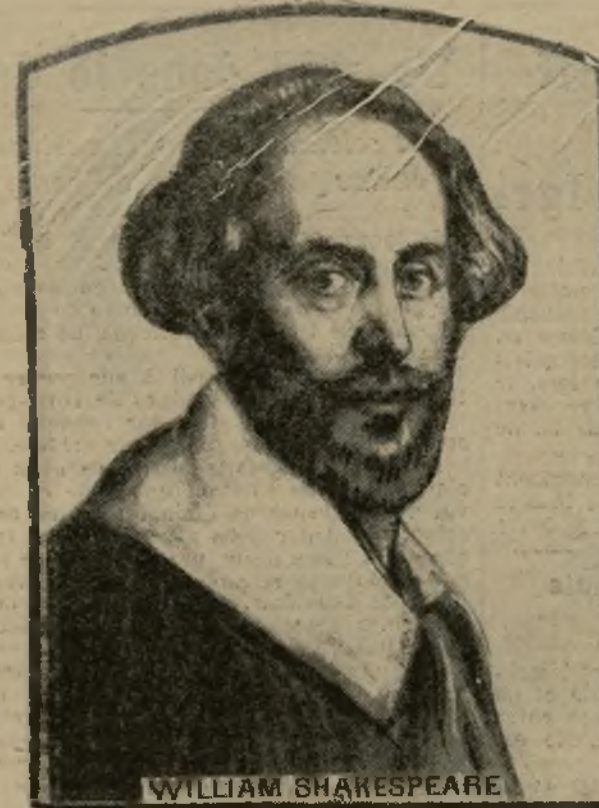
Le 21 avril, nous avons anéanti un poste autrichien près de Khriask, au nord de Tcharatorysk.

Dans la région de Sopanoff, au nord de Kremennits, l'ennemi a fait exploser trois fourneaux et a tenté d'en occuper les entonnoirs, mais il a été chassé par notre feu de ses tranchées ; nous avons occupé les entonnoirs et nous n'avons eu aucune perte.

FRONT DU CAUCASE

Dans la région d'Aschkalin, nous avons repoussé partout des attaques acharnées turques avec de grosses pertes pour l'ennemi.

L'ANGLETERRE ET L'ESPAGNE CÉLÈBRENT LE TR-CENTENAIRE DE SHAKESPEARE ET DE CERVANTES



1616-1916

Le 23 avril 1616 mourait misérablement à Madrid, calle del León, Miguel de Cervantes Saavedra, hidalgo, pauvre et fier, dont les actions seules eussent dû dépasser son temps. Le même jour, la tradition veut que William Shakespeare ait achevé paisiblement sa vie, dans le comté de Warwick, à Stratford-on-Avon, la petite ville au charme délicat et précieux, en gentleman-farmer retiré de toutes les ambitions du monde.

Curieuse chose que cette rencontre dans la mort de ces deux hommes, de ces deux génies forgeant, l'un les drames les plus après, les plus amers, les plus sombres; l'autre écrivait d'un jet, au milieu de ses complices de commis aux vivres, la farce follement bouffonne, l'immortel chef-d'œuvre de satire, *Don Quichotte*. Rien ne les lie; rien ne les rapproche. L'époque ne favorise pas l'expansion et la pénétration littéraires. L'art dramatique anglais se traîne sur des canevas usés; le roman espagnol vagabonde à la suite d'une chevalerie fantastique. Mais un désir unique les sort de ce fatras informe, les mène vers la route claire et merveilleuse: Ayant vu et compris les hommes, leurs ridicules, leurs excès, leurs bassesses et le mécanisme secret de leurs passions, recréer des types d'humanité plus grands que nature, des « enfants de leur intelligence », qui disent la joie, la douleur, l'amour et la haine éternels.

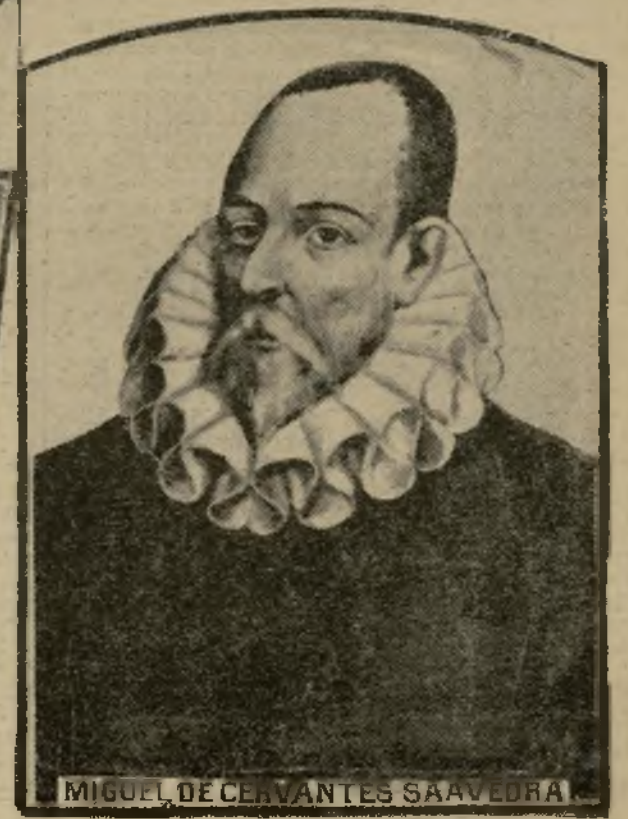
Cervantes, au milieu des tracasseries quotidiennes, au milieu de toutes les disgrâces, dira de ces années de sa vie Louis Viardot, enfante ce type inoubliable du chevalier de la Triste Figure. Il n'a dessiné, d'abord, que de « séjour du ridicule des romans de chevalerie ». Et, par boutade, « dans un moment d'humour, sans plan arrêté d'avance, laissant courir sa plume au gré de son imagination », il dessine à grands traits une silhouette fantastique de « Pourfendeur des Méchants ». Il se plaît à lui donner une allure et une mine ascétiques qui complètent le personnage. « Mais cela dure peu, dit encore Viardot. Cervantes pourrait-il rester longtemps entre la folie et la bêtise? Bientôt, il lui prête son jugement, son esprit. Don Quichotte n'a plus qu'une case du cerveau malade. Sa monomanie est celle d'un homme de bien que révolte l'injustice et qu'exalte la vertu ». La farce s'élève de ton peu à peu; elle atteint maintenant à la satire âpre et fine. Don Quichotte est dès lors un fou sage, qu'on eût pu appeler sans peur et sans reproche. Shakespeare est plus proche de nous encore, plus moderne: son art est plus compréhensible et sa sensibilité nous émeut davantage. Loin d'avoir vécu l'existence héroïque de Cervantes, il n'a souffert ni

la blessure du soldat de Lepante, ni la réclusion aux bagnes d'Alger. Il est père de famille, aimé et connu honorablement; mais le démon le pousse, il abandonne brusquement son foyer. Il se fait comédien. On perd à demi sa trace; puis on le retrouve au théâtre du Globe. Acteur, il brode magistralement sur de vieux thèmes démodés; auteur, il joue ses pièces. Et, insensiblement, il s'évade du bon garçon jovial et jobisseur qu'il était: il écrit le *Roi Lear*, *Macbeth*, *Hamlet*, *Othello*, *Jules César*. A-t-il tout à coup trempé son aile dans le foyer brûlant de la vie? Nul ne sait. Mais son génie éclate, sauvage, saisissant.

L'Angleterre et l'Espagne viennent de célébrer leurs poètes nationaux. A propos de cette coïncidence du 300^e anniversaire de leur mort, des télégrammes ont été échangés entre Madrid et Londres. Geste de glorification qui prend, par le fait de la guerre, une signification plus haute, toute spéciale. Le roi d'Espagne adressant au roi George « l'expression de la profonde reconnaissance de son pays et la sienne, pour l'hommage rendu à Cervantes et à la littérature espagnole », c'est l'affirmation d'une amicale entente, hors des simples propos diplomatiques. Ces paroles qui commencent, de peuple à peuple, l'œuvre immortelle de Cervantes et de Shakespeare, mieux que les entretiens d'ambassadeurs, dévoilent l'adhésion profonde, certaine, indiscutable des esprits et des cœurs. Et que trouve l'Allemagne, comme réponse à cette manifestation d'art? Von Jagow se fait interviewer par un journaliste espagnol, auquel il distille une agréable critique du génie de Cervantes, et un panégyrique de Don Quichotte. Quant à Shakespeare, l'Allemagne affecte d'ignorer complètement sa patrie, et, du grand Will, elle essaie de faire un Doktor: Wilhelm von Shakespeare. Ainsi, elle affirme, croit-elle, sa liberté d'âme; elle montre qu'elle ne se désintéresse d'aucune question. Elle entend mettre sa griffe sur le bien d'autrui, sans souci de l'exactitude et de l'audace de sa mainmise.

Mais l'œuvre de ces grands poètes parle plus fort que les insinuations grotesques. Les héros de Cervantes et de Shakespeare sont bien de notre sang, sinon de notre race. Don Quichotte suit la bataille, du haut de Rossinante humant l'odeur de la poudre, les naseaux fumants et le poil hérissé. Sa lance brille d'impatience; et il se hausse sur ses étriers pour voir notre victoire. Macbeth et Hamlet regardent avec effroi se perpétrer des crimes plus grands que ceux dont ils vécurent les péripéties tragiques.

Michel Annebault.



En reconnaissance...

Ce soir, à 21 heures, une reconnaissance de vingt hommes commandée par mon jeune ami le sous-lieutenant Robert G... franchira la S... à H..., et marchera vers le nord, jusqu'à la hauteur des deux postes ennemis (distants de 500 à 600 mètres), afin de savoir s'ils sont reliés par un réseau, ou si, au contraire, on peut gagner librement la route de F... à M...

C'est la troisième fois que nous tentons cette expédition. Il y a deux mois, Robert G..., suivi de six hommes résolus, s'est trouvé nez à nez avec une forte patrouille allemande. Sa mission étant de se renseigner et non de combattre, il s'est tapi dans les hautes herbes et s'est replié. Plus récemment, les guetteurs ennemis ont allumé des fusées; une de leurs mitrailleuses qui bat toute la pente à gravir est entrée en action; nous avons encore dû nous replier.

Ce soir, la chance nous favorisera peut-être...

Mon ami Robert G... est un jeune élève de l'Ecole des Beaux-Arts (atelier Laloux). Il a des yeux francs et expressifs qui dénotent son intelligence; son sourire, au lieu d'être triste, révèle sa bonté. Nous nous entendons parfaitement, parce que nous nous estimons grandement l'un et l'autre.

Je le vois partir sans appréhension. J'ai confiance en sa prudence et en notre bonne étoile. Tandis qu'il franchira la rivière à H..., j'irai, avec six ou sept hommes, me placer à 800 cents mètres à l'ouest du village, à l'ame des boucles de la S... Nous portons des cordages et tout le matériel nécessaire à l'établissement d'un va-et-vient pour recueillir la reconnaissance qui pourrait se trouver dans l'impossibilité de regagner H... par la passerelle ou par le gué.

A 21 h. 10, je suis posté avec ma petite troupe à l'endroit convenu. J'ai laissé derrière moi, au parc de H..., mon infirmier, des brancardiers et quelques hommes de renfort. J'ai avec moi mon sergent-major, gros garçon réjoui, intelligent et dévoué; mon ordonnance; l'ordonnance de Robert G...; un cycliste, un des agents de liaison; un caporal-fourrier, nouvellement promu, qui vient d'un bureau et n'a jamais fait de patrouille; enfin le soldat Toury, paysan énergique et débrouillard, « qui n'a peur de rien, voit aussi bien la nuit que le jour », et qui est un tireur remarquable.

Nous nous couchons tous dans l'herbe mouillée au bord de l'eau et nous attendons en devisant à voix basse. La nuit n'est pas très noire, on voit à trente pas devant soi.

Tout est calme. A notre gauche, vers F..., les Allemands enfouissent tranquillement des piquets; à notre droite, vers M..., ils déchargent des matériaux. Tout va bien. D'un instant à l'autre la reconnaissance descendra vers nous et fera le signal convenu.

Mais, tout à coup : zhou, zhou, des balles sifflent à nos oreilles, des balles allemandes, comme l'indique la détonation particulière : clac-pout des mausers. Aussitôt le claquement sec des lèches se fait entendre, puis nous percevons très nettement des cris de douleur et de colère, des jurons, des appels gutturaux et ce cri qui nous met tous debout, les nerfs tendus : « En avant, à la baïonnette ! »

Oh! cette minute d'émotion intense. Un drame se déroule à 450 mètres, de l'autre côté de la rivière, dans la nuit, et je ne sais pas ce qui se passe, et je ne puis le savoir!

Tout cela a demandé une minute et demie, deux minutes à peine... Puis, silence absolu... Nous nous avançons jusqu'au bord de l'eau, tremblants d'émotion et d'inquiétude. Enfin, sur l'autre rive une ombre apparaît; j'entends le signal de reconnaissance; je réponds :

- C'est vous, mon capitaine?
- Oui, où est le lieutenant?
- On le ramène, il est très blessé, à la tête on a l'épaule, je ne sais pas.
- Il y a d'autres blessés?
- Oui, Bieufait; une balle dans la jambe.
- Il y avait beaucoup de Boches?
- Six, ou en ramène un.
- Et les autres?
- Tués.
- Bien!

En hâte, nous regagnons le parc de H... : un kilomètre et demi à faire dans des prairies marécageuses. Au pavillon du parc je prends mon infirmier, deux brancardiers supplémentaires et nous descendons au village.

Quand nous arrivons, un soldat me dit que le lieutenant sera là dans quelques instants. Deux hommes l'ont transporté dans une toile de tente; les brancardiers l'ont rencontré à quelque cents mètres de la passerelle. Il a l'épaule déchirée. Il a perdu beaucoup de sang. On lui a fait des ligatures avec des cravates.

- Il souffre?
- Il doit souffrir, mais il ne se plaint pas!
- Le voici, étendu sur le brancard dont la toile est pleine de sang. Je me penche vers lui.
- Comment cela va-t-il mon cher petit?
- Il me répond textuellement :
- Ça va très bien, mon capitaine, ma mission est remplie, je ramène tout mon monde et j'ai un prisonnier.
- Ayant dit cela, il ne parlera plus.

La rue de H... est dangereuse. Il y tombe parfois des obus par douzaines.

— Hâtons-nous, dis-je aux brancardiers. Montons au pavillon du Parc. Là, nous refaisons le pansement. Je marche à côté du brancard.

Nous n'avons pas fait cinquante mètres que le blessé se tourne légèrement, puis demeure immobile.

— Je crois que le lieutenant est évanoui, me dit l'infirmier qui marche de l'autre côté.

J'ai vu et j'ai compris, hélas!

Il n'y avait plus de pansement à faire au Parc, et ce fut un cadavre que le brancard roulant transporta à la ferme Ch..., à trois kilomètres de là.

Pauvre cher G..., il avait voulu trop bien faire. N'ayant pas rencontré d'obstacles, il avait gagné la route de F... à M..., placé ses hommes dans les fossés et tendu un fil de fer avec l'espoir de faire culbuter quelque cavalier ou quelque convoi et de s'assurer une prise sensationnelle...

Après trois quarts d'heure d'une embuscade sans résultat, il avait été surpris par le brusque lever de la lune. Craignant de voir sa retraite coupée, il était redescendu un peu vite vers la S... et, comme il venait de dépasser un buisson occupé par six Allemands, il avait reçu une balle à bout portant.

Malgré son atroce blessure, malgré la torture de vingt minutes que lui avait infligée son transport incommode dans une toile de tente, il n'avait pas proféré une plainte, et, après avoir rendu compte de sa mission, sans exprimer un regret, il avait stoïquement quitté la vie.

Maintenant, il semblait dormir... An sans propre, comme au sens figuré, Robert G... était mort en beauté.

Avant que le médecin ne l'emportât pour lui assurer une sépulture décente dans le cimetière fleuri d'un village, je me penchai une dernière fois vers son jeune et noble visage et — avec l'intention maintenant réalisée d'embrasser un jour la mère qu'il adorait — je posai longuement mes lèvres sur son front calme et glorieux.

Marisel.

Demander à nos dépositaires ou dans nos bureaux
NOTRE COUVERTURE TRICOLEURE
pour conserver notre feuilleton illustré

La Compagnie fantôme

0 fr. 40 ; par poste : 0 fr. 45.

Nous tenons à la disposition de nos lecteurs, aux mêmes conditions, les couvertures des derniers romans parus :

LES NAUFRAGES DE LA DORA
SOUS LA RAFALE :
L'ENFANT DE LA GUERRE
LE SOL RECONQUIS

PLACEMENTS TEMPORAIRES

Celui qui, depuis le commencement de la guerre, a conservé ses fonds improductifs au lieu de les placer tranquillement en bons ou en obligations de la Défense Nationale, a perdu l'occasion d'augmenter ses capitaux en y ajoutant les intérêts qu'il aurait perçus successivement.

En conservant ses disponibilités, il a donc négligé d'accroître capital et revenus et en ne connaissant pas à l'Etat les ressources qui lui sont nécessaires, il rend plus difficile son action, qui doit être secondée par les efforts de toute la nation.

Pendant ce mois d'avril, des encaissements de coupons et des amortissements de titres accroissent les disponibilités du public : il doit utiliser ses capitaux pour souscrire aux bons et aux obligations de la Défense Nationale.

Ces obligations sont de 100 francs, 500 francs, 1.000 francs remboursables par l'Etat au plus tard en 1925 et au plus tôt en 1920.

Elles rapportent chaque année un intérêt de 5 francs, 25 francs, 50 francs, etc., payable par semestre et d'avance, aux échéances des 16 février et 16 août.

Le prix est de 96 fr. 80 par 5 francs d'intérêt. Le souscripteur reçoit immédiatement la portion d'intérêt à courir jusqu'à la prochaine échéance. La somme à verser se trouve réduite d'autant. Pour la deuxième quinzaine d'avril, le prix de souscription est de 95 fr. 35 par 100 francs de capital. Ces obligations sont exemptes d'impôts et peuvent être échangées contre des titres des emprunts de l'Etat émis avant le 1^{er} janvier 1918.

La Banque de France prête 80 0/0 de la valeur des obligations de la Défense Nationale aux conditions fixées par les règlements.

Le public peut souscrire à ces obligations à Paris et en province, chez tous les comptables du Trésor et aux guichets de la Banque de France.

STENO-DACTYLO de Rivoli, 53 **FIGIER**
Leçons pratiques : Commerce, Comptabilité, Langues.
Ayuntamiento de Madrid

Journalières d'équipe

Rien ne donne le poids de l'énergie nationale comme l'entrain des femmes à accomplir le plus rude effort musculaire, c'est-à-dire précisément celui pour quoi elles ne sont pas faites.

Le public ne s'émerveille pas assez de ce prodige : Que la seule Compagnie du P.-L.-M., par exemple — en ce temps où le trafic, loin de baisser du fait de la guerre, a dépassé considérablement en tonnage celui du temps de paix — ait pu faire face à tout grâce à l'utilisation en masse (2.000 employées de plus que par le passé) des femmes faites « hommes d'équipe ».

Certes, elles ne pourront jamais accrocher les wagons. Et il faudra toujours encadrer de quelques hommes, à la fois chefs, aides et conseils, leur éducation toujours incomplète, et leurs forces plutôt exigées que réelles, plus obtenues que naturelles. Toujours est-il qu'elles arrivent, par les moyens miraculeux de l'acharnement féminin, à coller un peu tous les fardeaux.

Une statistique faite à Lyon-Vaise, où les équipes de femmes font le transbordement de wagon à wagon, ce qui nécessite le maniement de toutes sortes de poids, fait ressortir une moyenne de manutention journalière par femme, supérieure aux deux tiers de la moyenne d'un homme d'équipe dans les mêmes conditions. (Journal des transports.)

Aussi, le P.-L.-M., devant ces résultats, emploie-t-il, avec autant d'habileté que de patience, près de 3.400 femmes. C'est à quoi nous devons de pouvoir échanger plus de colis que jamais avec la province, des primeurs à foison, tout ce qu'exige le ventre de Paris, sans compter les nouveaux, les innombrables envois aux soldats et ceux aux chers prisonniers « en Genève ».

Le labeur accompli par la fourmi féminine est formidable. Voici Paris-Magasin, le premier hall des colis parisiens. Là, elles font d'abord le triage des paquets par séries, puis par groupes. Paris a 41 zones. Il faut étiqueter, sans se tromper de zone. « On s'en tire », me dit une belle gamine dont les vingt ans nerveux conservent la dégaîne des quinze ans, cet âge que garde trente ans la Parisienne. Ici surtout, on est coquette, avec un frisson de dentelles au col et des talons pointus. Celles-là font huit heures de service : de 10 heures du matin à 11 heures; mais les trains ne veulent rien savoir des heures des femmes, et les mobilisent ensuite de 7 heures du soir à 11 heures de nuit, ce qui est moins aimable. « Bah! me dit une brune engageante aux yeux garçonnés par l'effort, ça nous va, car de 2 à 7 heures on refait la femme chez soi. » — « Et puis surtout, ce qui nous va, riposte une petite mère, ce sont les 3 fr. 50 pour les trois gosses. »

Je quitte à regret ces braves cœurs. De leurs fins bras obstinés, de leur fierté polie, sans nulle distance entre elles et moi « la dame », m'arrivait de partout en bouffée chaleureuse le sens de l'irréductibilité française.

Toutes, contentes de « trimmer », comme elles disent, trouvent la tâche toute simple.

— Quel est l'instant le plus dur ? demandai-je.

— Aucun, je vous assure, affirmèrent-elles dans un optimisme royal.

Et notons qu'à Bercy le poids roulé sur la diable, sur le triporteur, la larrasque, va jusqu'à 3 et 400 kilos. Quand il atteint 5 et 600 kilos elles se mettent à deux ou trois. L'homme, le brigadier, arrive à la rescousse, en bon garçon, heureux que tout de même on ne puisse pas tout faire sans lui. Et c'est un stimulant de plus à cette coquetterie du courage que développe toujours le travail en commun de l'homme et de la femme.

— Je ne veux pas être venue, leur dis-je, sans rien obtenir pour vous.

— Demandez, alors, qu'on nous laisse asseoir, me dit l'une, à Bercy, quand le travail le permet. P. L. M., si humain, se fera l'honneur d'exaucer cette requête.

Une toute petite femme aux yeux cornés poussait son diable chargé.

— Vous travaillez pour qui ? lui dis-je.

— Pour que mon garçon de quinze ans reste encore à l'école. Tant que j'y serai, la guerre ne réussira pas à lui briser sa position.

— Et pour vous, bonne mère, dis-je à une chère vieille, ça doit pincer dur dans les bras et les jambes, pour tirer.

— Les premiers temps, oui, dit-elle. Mais... ma fille a deux jumeaux, deux beaux garçons. Faut qu'elle soye auprès, alors...

Et dans ses yeux fanés j'ai vu passer tout le Féminin en prières devant l'homme.

Quand la France a moins d'hommes, elle a ses mères pour sauver le « petit d'homme », comme dit Kipling. Et si les mères manquent, les grand-mères se lèvent et nous rendent des hommes, elles aussi, en peinant pour les gosses, en remplaçant leur fils à l'armée du travail.

Aurel.

LA FOIRE DU LIVRE s'ouvrira aujourd'hui à Lyon

Aujourd'hui s'ouvrira, à Lyon, la Foire du Livre, qui sera complétée demain par un Congrès préparatoire des Industries françaises du Livre.

M. Pierre Decourcelle, le nouveau président de la Société des Gens de Lettres, a bien voulu nous parler de cette manifestation d'une grande portée morale et qui recherche les résultats les plus pratiques.

Cette glorification du Livre en pleine guerre, alors que nous perdons le meilleur de notre sang, est un des actes les plus expressifs du bel esprit français. La Foire du Livre comprendra une exposition des livres et des estampes de la guerre, organisée par le Cercle de la Librairie Française, une exposition des photographies de la guerre organisée par le service photographique de l'Armée, une foire aux bouquins où les amateurs trouveront des manuscrits et des livres rares, une exposition cinématographique de la guerre enfin, organisée par le service cinématographique de l'Armée.

Au cours de la cérémonie organisée par la Société des Gens de Lettres, et qui aura lieu l'après-midi au Grand Théâtre, sous la présidence de M. Dalimier, sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts, nous parlerons des lettres françaises, avant et après la guerre. Il y aura une allocution de votre président, un discours de M. Romain Rolland, président de la Société des Auteurs, un autre de M. J.-H. Rosny, de l'Académie Goncourt et un, enfin, de M. Edmond Haraucourt qui traitera de la poésie.

Un hommage aux écrivains morts pour la patrie sera adressé par M. Maurice Barrès, de l'Académie française, et des pages de ces héros seront récitées par des artistes de la Comédie-Française.

Ce programme très brillant servira admirablement la propagande française et l'honneur de nos lettres, mais j'ai voulu qu'il soit complété par quelque chose de plus pratique encore et c'est pourquoi notre Société a eu l'initiative de faire suivre la journée d'inauguration de la Foire du Livre d'un Congrès préparatoire des Industries françaises du Livre qui a été également placé sous la présidence de M. Dalimier. Il aura lieu demain à Lyon, au Palais du Conservatoire.

Mon prédécesseur, M. Georges Lecomte, a eu des initiatives si heureuses pendant le temps de sa présidence qu'il ne m'a guère laissé que la ressource d'être pratique. Ce que nous voulons c'est organiser une lutte efficace contre Leipzig qui est le centre de la production livresque de l'Allemagne. Il faut que nous soyons victorieux sur ce domaine comme sur le terrain militaire.

Ce Congrès préparatoire devra déterminer les principales questions qui, dans l'intérêt des Industries françaises du Livre, devraient être résolues avant la paix.

Il nommera des commissions chargées d'étudier à fond ces questions et d'en présenter les solutions à un Congrès général.

Après avoir fixé l'ordre du jour, il fixera la date et le lieu de réunion de ce Congrès.

Ajoutons que le programme de la Foire du Livre annonce pour demain soir une représentation à Lyon de *Britannicus* et du *Passant* par la compagnie du Théâtre-Français.

Judi, M. Guglielmo Ferrero fera au Palais du Conservatoire une conférence sur la guerre latine.

Samedi, à la salle Rameau, aura lieu un concert à la mémoire d'Enrique Granados et d'Albéric Magnard. Les œuvres d'Enrique Granados et d'Albéric Magnard seront exécutées sous la direction de M. Henri Rabaud, de l'Opéra, avec le concours du grand pianiste espagnol Montoriol-Torrès, de la cantatrice espagnole Fornells, de Barcelone ; d'artistes de l'Opéra-Comique et de l'Orchestre du Grand-Théâtre de Lyon.

Dimanche, enfin, M. Emile Boulroux, de l'Académie française, parlera de la civilisation classique et de la culture allemande au Palais du Conservatoire, donnant ainsi à la Foire du Livre une conclusion où s'affirmera la pensée française.

"EXCELSIOR" RÉTRIBUE les photographies intéressantes qui lui sont envoyées par ses correspondants et lecteurs sur

La vie sociale	Les événements locaux
La vie artistique	La vie économique
Les procès importants	Les sports
Les accidents graves	Tous faits pittoresques

L'Œuf de Pâques du Poilu



L'œuf de Pâques de la cantine de la gare du Nord

Nous ayons reçu, il y a quelques jours, l'invitation suivante :

« Vous êtes prié de vouloir bien venir à la cantine de la gare du Nord l'un des jours de la semaine de Pâques pour assister à la remise des cadeaux-souvenirs aux militaires de passage offerts par MM. les administrateurs et Mmes les administratrices et dames quêteuses de la cantine. Le directeur : BARON D'ORGEVAL. »

Hier, nous avons défilé à cette aimable prière.

Mais qu'est donc la « Cantine de la gare du Nord » ?

Instituée pour donner aux soldats se trouvant momentanément de passage à Paris, la nourriture et le coucher, la « Cantine de la gare du Nord », organisée par la Société Française de Secours aux Blessés, satisfait à des besoins formidables... si l'on songe que ses principales ressources proviennent des quêtes faites sur les quais de départ des trains.

Quelques chiffres, aimablement communiqués

par M. R. d'Allemagne, administrateur-auxiliaire, en seront la preuve :

Au cours de l'année 1915, la cantine a dépensé un peu plus de cent mille francs et a servi 127.000 repas et plus de 200.000 cafés ; la cantine a, en outre, ravitaillé la nuit 40 trains de blessés, soit environ 10.000 hommes ; enfin, 36.000 militaires ont passé la nuit dans le dortoir !

Une telle œuvre, si généreuse et si familiale, ne pouvait laisser passer les fêtes de Pâques sans inventer une gracieuse façon de faire plaisir à ses pensionnaires. C'est ce qu'a pensé son directeur, le baron d'Orgeval. Il a eu l'idée de faire construire ce gigantesque œuf de Pâques — il ne mesure pas moins de 2 m. 20 de hauteur — que représente notre photographie.

Entièrement rempli de cadeaux — tous objets utiles aux soldats — cet œuf de Pâques fera, sans aucun doute, bien des heureux. Il prouvera, en tout cas, à nos braves poilus, qui montent à haut, vers le front de Verdun, que leur héroïsme est compris et que la France tient à leur prouver sa reconnaissance...

LA STATISTIQUE OFFICIELLE des accidents de la rue

La Préfecture de police vient d'établir la statistique des accidents dus à la circulation sur la voie publique, en classant les accidents suivant la gravité de leurs conséquences et suivant la nature des véhicules qui en furent la cause.

Le relevé des deux dernières années permet la curieuse comparaison suivante :

1914				Véhicules
Morts	Blessés	Dégâts matér.		
14	1.980	4.365		Tramways
6	999	2.743		Autobus
36	7.958	17.164		Automobiles
19	6.667	22.384		Voitures
2	2.529	1.624		Bicyclettes
77	20.135	48.280		
Total général : 68.492				
1915				Véhicules
Morts	Blessés	Dégâts matér.		
20	1.975	3.208		Tramways
10	8.310	11.192		Automobiles
27	1.279	10.581		Voitures
2	1.698	855		Bicyclettes
59	16.268	28.839		
Total général : 45.196				

Le total des accidents — d'une année à l'autre — s'est donc abaissé d'un tiers. Ce serait satisfaisant si... cette diminution n'était point due à la disparition des autobus...

En tenant compte des restrictions d'éclairage, on trouve, d'autre part, les chiffres suivants :

1914		1915	
(Eclairage normal)		(Eclairage réduit)	
1 ^{er} avril — 31 décembre		1 ^{er} avril — 31 décembre	
Accidents mortels	59	51	
Blessures	14.851	12.853	
Dégâts matériels	33.402	22.542	

Et cela prouverait que l'éclairage réduit n'est point funeste à la circulation... si la circulation avait gardé la même intensité, ce qui est loin d'être vrai.

Il est certain, au contraire, que l'inexpérience de certains conducteurs de taxis, jointe à l'imprudence de nombreux automobilistes militaires ont augmenté, l'an dernier, le nombre des accidents de la rue par rapport au nombre de véhicules en circulation. Les chiffres proportionnels nous sont malheureusement inconnus... et c'est pourquoi nous nous demandons de quelle utilité peut bien être la statistique officielle dont on ne peut guère tirer qu'une conclusion un peu trop évidente : à savoir qu'il y a d'autant moins d'accidents qu'il y a moins d'écraseurs !

Nous commencerons incessamment la publication d'un nouveau roman :

La Rose de Provins

que Mme CLAUDE LEMAITRE a écrit spécialement pour Excelsior.

Nos lecteurs connaissent le talent fait de sûre observation et de délicate sensibilité de l'auteur de *Cadet Oni-Oni*, du *Bon Samaritain* et de *Ma Sœur Zabelle*.

La Rose de Provins

met en lumière un admirable caractère de femme. C'est une œuvre à la fois brillante et pénétrée d'émotion.

LES CONTES D'EXCELSIOR

Sur le pont des Canes

Elles taillaient une bavette, tout simplement, sur le pas de leurs portes. Chacune d'elles tenait à la main son balai qui, pour l'instant, se reposait pendant que les langues allaient bon train. Il y avait là Mme Sacquet, Mme Pillon et Mme Savre. A la vérité, les temps n'étaient plus très éloignés — pour les deux premières du moins — où l'on ne les appellerait plus « Madame », mais « la mère ». Car c'étaient — si l'on peut ainsi parler — des « dames du peuple ». Et l'on s'en apercevait bien à les voir, nu-tête, en tablier et chaussées de sabots à brides, faire elles-mêmes leur ménage.

Il était 8 heures d'un matin de février humide et brumeux. Le seul ruisseau dont la petite ville pût s'enorgueillir et à qui, dans sa gratitude, elle décernait le nom de rivière, passait sous le pont des Canes pour disparaître un peu plus loin sous des maisons construites de manière à ne le point gêner. C'étaient d'humbles maisons d'ouvriers dans un quartier pauvre. Prises, l'hiver, entre les deux humidités du ciel et de « la rivière », elles sentaient leur plafond et leur carrelage suinter.

De quoi nos trois dames eussent-elles parlé, sinon de la guerre ? Mme Savre, la plus jeune d'elles trois, paraissait aussi la plus éternelle. Plusieurs fois déjà elle s'était détachée du petit groupe pour regarder jusqu'au bout de la longue rue presque droite comme si elle eût attendu quelqu'un.

— Ma foi, dit Mme Sacquet, forte personne et d'aspect imposant, si je sais bien compter sur mes doigts, ça ne fait pas loin de cinq mois que le mien n'est pas revenu. A peu près comme le vôtre, hein ! Mme Pillon ?

— Attendez donc ! dit celle-ci, toute menue. Il était là l'an dernier pour le 15 août. Autant dire que ça fait six mois. Et, à côté de ça, vous en voyez d'autres qui « rappiquent » continuellement en permission !

— Qu'est-ce que vous voulez ! réfléchit d'une voix douce Mme Savre, qui semblait avoir le sentiment de la justice. Ceux-là reviennent pour les travaux des champs. Il faut bien que le blé soit semé et récolté. On ne peut pas vivre de l'air du temps.

Sacquet et Pillon étaient, de leur métier, l'un maçon et l'autre bourrelier. Agés respectivement de quarante-cinq et de quarante-quatre ans, ils étaient mobilisés comme G. V. C.

— Oh ! vous, riposta, les lèvres pincées, Mme Pillon, quand on vous entendra vous plaindre, les cornues pousseront sous le pont des Canes. Certainement qu'il faut que les champs soient cultivés ! Ça n'empêche pas...

— Mais alors, dit Mme Savre, et moi qui n'ai pas revu le mien depuis le douzième jour de la guerre !

— Ce n'est plus la même chose, répliqua avec assurance Mme Sacquet. A présent, vous y êtes habituée, et puis, il peut arriver d'un moment à l'autre.

C'était vrai. Savre, âgé seulement de trente-sept ans, était sur le front depuis le troisième mois de la guerre. Des circonstances spéciales — dont il ne se plaignait d'ailleurs pas, lui non plus, dans ses lettres — avaient jusque alors retardé son tour de permission. Mais il avait écrit la semaine précédente que, cette fois, ça y était. « Tu penses bien, mandait-il, que je ne sais pas au juste le jour ni l'heure où j'arriverai. Mais tu peux m'attendre pour dans le courant de la semaine prochaine. » De sorte que, ce matin-là, Mme Sacquet et Mme Pillon enviaient le sort de leur voisine. Oh ! elles n'y voyaient point malice et n'y mettaient pas de méchanceté. Elles savaient bien, au fond, que leurs hommes, le long d'une voie ferrée du Nivernais, n'entendaient siffler que les trains, et que Savre, depuis quinze mois, n'avait pas été toujours à la noce dans les tranchées. Mais son retour, possible pour aujourd'hui et certain pour un des jours suivants, renversait les valeurs : sa longue absence s'effaçait devant son prochain séjour, ici, d'une semaine entière, tandis qu'elles ignoraient elles, quand elles reverraient leurs hommes. Ce sont des sentiments bien humains.

Et Mme Sacquet en revint à son sport favori, qui était de protester contre les injustices, citant des noms et des dates. Et c'était le spectacle le plus gai que de la voir, aux passages les plus pathétiques, agiter son balai, pendant que Mme Pillon opinait du chef et que Mme Savre regardait droit devant elle. Au moment où Mme Sacquet allait conclure, selon son habitude, un pas fit résonner derrière elles le sol de la rue. Elle n'eut le temps que de dire :

— C'est toujours...

Et elles virent arriver Savre, vêtu de bleu et cas-

qué de la bourguignotte. Il embrassa sa femme, toute pâle d'émotion, et serra les mains des deux autres.

— J'ai préféré venir à pied par la vieille route, dit-il, que d'attendre le tacot. (C'est le nom que l'on donne aux petits trains de la ligne d'intérêt local.) J'y ai gagné près d'une heure.

— Eh bien, vrai, vous n'avez pas maigri ! lui dit Mme Sacquet. Le mien m'écrit qu'il a perdu six livres.

— Ahons ! fit Savre, on se reverra.

Il avait hâte de retrouver son intérieur. Il entra chez lui, suivi de sa femme.

Mme Sacquet et Mme Pillon restèrent là un instant. Elles songeaient, l'une et l'autre, que leurs maris étaient loin d'elles, tandis que « la Savre »... Alors Mme Sacquet put achever la conclusion, qu'elle avait commencée, de son discours :

— C'est toujours les mêmes, allez, Mme Pillon, qui ont de la chance.

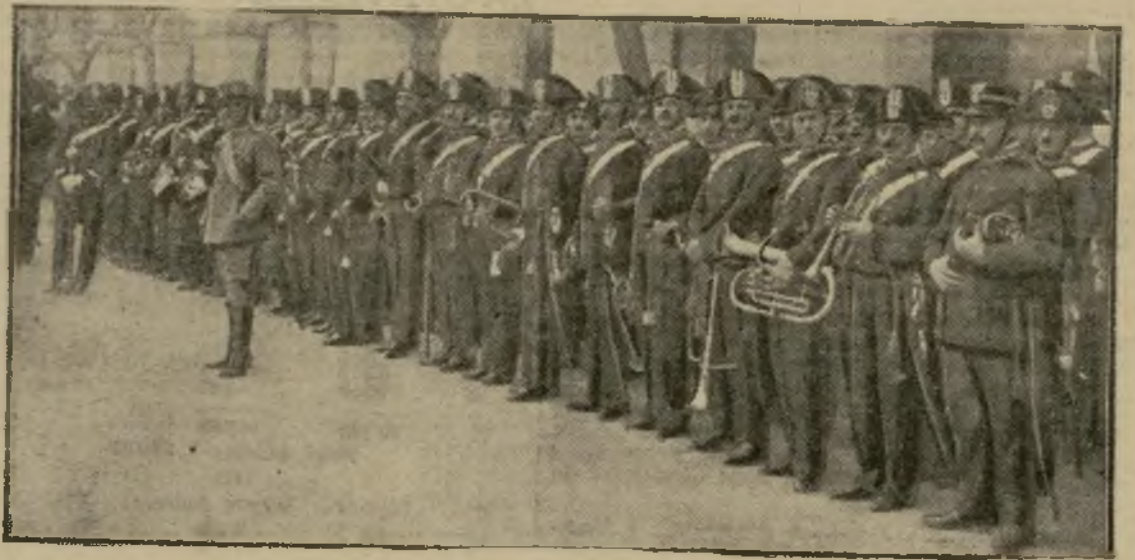
Henri Bachelin.

VERS LES DANSES!...



Nijinski, le danseur russe qui, prisonnier de l'Autriche, a été, comme nous l'avons dit, prêté par celle-ci à l'Amérique, photographié avec sa femme et son jeune fils sur le vapeur espagnol qui l'emporta vers New-York.

La musique des « Carabiniers royaux » italiens



La musique des carabiniers royaux

Au « Festival des Trois Gardes », qui aura lieu vendredi prochain, les Parisiens auront le plaisir d'entendre les trois musiques de la Coldstream Guards Band, de la Garde républicaine et du régiment des Carabiniers royaux d'Italie.

Ces Carabiniers royaux italiens correspondent à peu près, chez eux, à ce qu'est chez nous la gendarmerie. Ils sont cependant plus jeunes. Ce sont, en effet, les soldats, qui font trois ans de service, en suivant le sort de leur classe.

L'arme des Carabiniers royaux a la droite sur les autres armes et corps de l'armée italienne, où ces présences et traditions sont très respectées. L'arme est d'origine piémontaise; elle fut organisée de manière stable dans le royaume de Sardaigne en 1815. Elle a pris part à toutes les campagnes de l'indépendance

On va pouvoir correspondre avec les départements envahis

Des pourparlers avaient été entamés, à plusieurs reprises, entre les gouvernements français et allemand, par l'intermédiaire des neutres, dans le but de permettre les communications avec les habitants des régions envahies. On nous communique à ce sujet la note suivante :

Un service officiel de correspondance avec les personnes résidant dans les départements envahis fonctionnera au ministère de l'Intérieur à partir du 25 avril 1916. La faculté de correspondre est accordée aux chefs de famille de nationalité française ou alliée ayant laissé des parents dans les territoires envahis.

Des cartes d'un modèle spécial exclusivement destinées à cette correspondance sont délivrées, dans les départements, en ce qui concerne les réfugiés allocataires, par le percepteur, lors du paiement de l'allocation; pour les autres personnes, à la préfecture, sur le vu d'une carte d'identité et de toute justification établissant qu'elles ont des parents en territoire occupé. A Paris et dans le département de la Seine, en ce qui concerne les réfugiés allocataires, lors du paiement de l'allocation; pour les autres personnes, à la mairie dans les conditions qui viennent d'être indiquées. Pour les militaires de la zone des armées, des instructions spéciales seront données par l'autorité militaire.

Les cartes-correspondances doivent être remises au guichet des bureaux de poste et non jetées dans les boîtes postales; elles sont adressées au ministère de l'Intérieur, qui se charge de leur transmission.

Les cartes doivent être écrites très lisiblement, les nom, prénoms, adresse libellés avec la plus grande exactitude. Elles doivent être adressées à une personne déterminée. Les cartes concernant plusieurs personnes faisant partie de la même famille mais demeurant dans des communes différentes ne pourraient être transmises. Cette correspondance est soumise à plusieurs prescriptions impératives : 1° les expéditeurs ne peuvent adresser qu'une carte tous les deux mois; 2° les cartes ne doivent pas contenir plus de vingt mots (non compris l'adresse et la signature); 3° elles ne doivent mentionner aucune nouvelle d'ordre général, militaire, politique, économique et ne traiter que d'affaires exclusivement privées.

Un contrôle rigoureux exigé par la sécurité publique sera exercé sur cette correspondance : toute carte adressée contrairement aux présentes prescriptions ne sera pas transmise.

Le ministère de l'Intérieur adressera les réponses par cartes postales directement aux intéressés. En raison des circonstances actuelles, il est impossible de déterminer à l'avance le délai nécessairement long qui pourra s'écouler entre le départ de la demande et l'arrivée de la réponse.

Des indications concernant le fonctionnement du service de la correspondance sont portées à la connaissance du public par des affiches apposées dans les mairies et dans les bureaux de poste.

Nous rappelons à nos abonnés que toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande d'abonnement et de 50 centimes pour tous frais. Il ne pourra être fait droit qu'à x demandes présentées dans les conditions ci-dessus.

Les "vient de paraître"

Le Jardin de Marrès, par BÉRÉNICE.

Allons, c'est pour rire un peu ! Prenez un écrivain docteur, choisissez l'un de ses livres, extrayez-en des situations et des phrases, saupoudrez d'ironie et de traits d'esprit, pimentez de roserie, servez chaud. Si c'est bien fait, et c'est le cas ici, le plat est bon à déguster.

Maurice, conclut Bérénice, sera le premier à donner son approbation à mon petit cahier. « Nous doutons pas. Le persiflage n'y est jamais bien méchant, et, lecteur parmi les lecteurs, le parodiste y aura trouvé un plaisir extrême. »

Madame Crésus, infirmière, par VICTOR GORDON.

Non, ce ne sont pas les mémoires d'une « Croix-Rouge ». C'est un roman, une fiction où la guerre n'apparaît qu'aux dernières pages, mais où s'agitent un Allemand courageux de dot, une douce et pure et riche Américaine, des gens de cœur et des scélérats. « Buisson creux. — Souviens-toi du passé ! — Coup manqué. — Sois d'or ! — Rêve de gloire ! » sont des titres parlants. Bien entendu, le Boche est puni et l'Américaine est sauvée.

La Croix des Carmes, par JEAN VARIOT.

Peu de pages, mais des idées, une vision personnelle, l'odeur de la vie, le soufflé du boulet, le gluant de la bœuf. De très gros volumes sur le même sujet ne comprendront pas tout ce qui est entré dans cet opuscule.

Auprès des blessés, par Mlle RENÉE D'ULMÈS.

Vraie, émouvante, simple et sincère, l'histoire d'un hôpital militaire. Une sensibilité de femme forte, une vision d'artiste émue collaborent en ces pages de pitié et de foi patriotique. Les collectionneurs des livres de la guerre écrieront en tête de la première page, après avoir lu : « Ici, un cœur a vibré. »

Gretha (épisode de 1870), par GUSTAVE FAUTRAS.

Eh bien ! non, malgré ses bonnes intentions, ce roman, né d'hier, date furieusement. Les amours d'un jeune noble français et d'une institutrice allemande en juillet 1870, amours survivant à la guerre — chez la demoiselle, car le bien-aimé est mort ; — la bonne famille orléanaise qui continue à fréquenter la « frau-lein » après la perte de l'Alsace-Lorraine... Comme tout cela devient impossible aujourd'hui. Et quelle chance pour ce roman d'inspiration presque éloquentiale s'il avait été publié en juin 1914, plutôt qu'en avril 1916 !

Cela donne tout à fait l'impression d'un manuscrit qui aurait été oublié dans le tiroir d'un éditeur depuis quarante-cinq ans...

Ma pièce, par PAUL LINTIER.

A vrai dire, il ne s'agit point d'une pièce de théâtre, puisque le livre se souvient de la mention : « Souvenirs d'un canonnier. » Il pourrait malheureusement être souscrit de cette autre mention : « Au souvenir d'un canonnier », l'auteur ayant été tué en Lorraine... sur sa pièce. On comprend que, devant un tel ouvrage, la critique réserve sa critique. Il s'y contraindrait d'autant plus volontiers que le livre est animé de beaux tableaux décrits d'une plume alerte, et qu'il ajoute à la « Bibliothèque de la guerre » une cinématographie très personnellement vue des premiers événements de 1914.

Une Française en Argentine, par MARGUERITE MORENO.

Ca que la préfacière, Mme Yvonne Sarcely, ne voulait faire, comment l'oserions-nous ? « Je ne veux pas déflorer l'intérêt de ces pages évocatrices, révélatrices et charmantes qui sont un délice. » Mais l'« authoress » a crié, de sa belle voix que nous n'avons pas oubliée : « Viva la Republica Argentina ! » Et, somme toute, nous ne trouverons pas de meilleur commentaire à ces notes d'une Française, écrites dans le patio fleuri, voire au milieu des pampas, sur la selle d'un pétulant cheval.

Le Coupe-Papier.

Exposition d'œuvres d'artistes mobilisés

Le préfet de l'Aube, les maires de Troyes et de Sainte-Savine et le président du Conseil général de l'Aube se sont rendus hier, à 3 heures de l'après-midi, dans la grande salle de l'hôtel de ville de Troyes, où s'ouvrait une exposition d'œuvres d'artistes mobilisés, organisée au profit des orphelins de la guerre.

Parmi les œuvres qui ont remporté le plus de suffrages, il faut citer celles du sculpteur Bourgoïn, les plâtres d'un jeune élève de M. Jules Coultan, Émile Barchelet, les envois du peintre du Musée de l'Armée Léon Broquet, dessins et aquarelles pris là-bas, sur le front, et enfin, d'artistes parisiens et troyens, les innombrables tableaux, fusains, aquarelles, etc., représentant les coins les plus originaux et les plus charmants du vieux Troyes.

DANS LA MARINE

Attaché naval. — Le contre-amiral Pigeon de Saint-Pair est nommé à l'emploi d'attaché naval auprès de l'ambassade de France à Rome.

Promotions. — Sont promus dans la réserve de l'armée de mer : au grade de capitaine de frégate, les lieutenants de vaisseau de Reinach de Werth, Joubert, Lapointe.

Petite gazette de la Comédie

Réouverture. -- Une centième

Le 12 avril 1914, M. Albert Carré, encore peu familiarisé avec les usages et coutumes de la Comédie-Française, avait fait afficher une matinée ce dimanche de Pâques. En 1915, puisque l'on avait donné un spectacle le samedi saint, il ne restait plus de raison pour ne point jouer le lendemain. Cette année, enfin, nous revenons aux habitudes en honneur dans la Maison sous les consuls d'Emile Perrin et de Jules Claretie, et la réouverture a eu lieu dimanche soir avec les *Rantou* (devant un public nombreux, la recette dépassant 5.000 francs). Je note ce détail, il a son importance. Cette semaine, d'ailleurs, marque, pour un moment, le retour au service normal ; en effet, pour la première fois depuis la rentrée de septembre, la Comédie a ouvert ses portes le lundi.

J'écris ces lignes entre les deux représentations du lundi de Pâques ; celle de l'après-midi présentait un intérêt particulier : elle nous offrait la centième de la *Marche nuptiale*. On a aimablement raillé, voilà quelques lustres déjà, un de nos confrères en critique dramatique qui, voulant donner un éclatant témoignage de son admiration pour une œuvre nouvelle, souhaitait « de la voir arriver bientôt à la centième ». Naïveté au boulevard ; souhait rarement réalisé à la Comédie ! Beaucoup de pièces, dont le succès fut fort honorable, n'ont jamais atteint ce chiffre de représentations ; d'autres y parvinrent après un long délai ; ainsi les *Tenailles* mirent vingt ans (1895-1915) pour conquérir le troisième chiffre. La *Marche nuptiale* aura connu un sort plus heureux ; mais, et il m'est doux de le relater ici, une grande part, la meilleure, de ce magnifique résultat, est due à l'interprétation de la Comédie-Française et surtout à la protagoniste de la *Marche nuptiale*, à Mme Piérot.

La belle pièce de M. Henry Bataille fut créée au théâtre du Vaudeville le 27 octobre 1903. Le total des représentations relevé par mon vieil ami Albert Souhier dans son précieux *Almanach des Spectacles* est de 43.

La *Marche nuptiale* entre au répertoire de la Comédie-Française le 24 novembre 1913. De cette date au 19 juillet 1914 elle est affichée 77 fois. Survient la mobilisation, la fermeture de la Maison, la réouverture dans des conditions difficiles qui éloignent les œuvres contemporaines de notre première scène où seuls les classiques ont droit de cité aux heures du danger. Le 1^{er} septembre 1915, la Comédie revient à son travail à peu près régulier ; dix jours après, le 11 septembre, elle reprend la *Marche nuptiale* ; la représentation du lundi 24 avril est la 23^e depuis la reprise ; par conséquent la centième à la Comédie-Française.

Je suis encore sous l'impression de l'admirable matinée qui vient de s'achever en un triomphe pour Mme Piérot. La salle était comble ; on m'assure que la recette approche de sept mille francs ! Comme elle est aisée à comprendre, cette puissance de séduction exercée sur le public tout entier par l'interprète de Grâce de Plessans ! Mme Piérot est simple et sobre, et elle joue avec cette ampleur qui n'appartient qu'aux comédiennes de grand style. Sans rien négliger des menus détails agréant le « fait divers », elle est l'interprète de l'idée bien plus que l'actrice d'une situation. C'est la flamme intérieure du personnage, c'est la pensée intime du poète — jamais M. Bataille ne mérita plus ce titre que dans sa *Marche nuptiale* — c'est la palpitation même de l'âme et du cerveau de la noble créature qu'elle incarne que Mme Piérot exprime avec un charme délicat et une émotion qui étreint le spectateur jusqu'à l'angoisse.

Si l'on excepte Berr, mal à l'aise dans Claude Mouillot, l'ensemble de la *Marche nuptiale* est excellent. Grand et Mme Lara jouent en perfection M. et Mme Lechatellier. Les rôles secondaires sont tous joués avec beaucoup de soin, de conscience et de talent.

Un seul personnage de premier plan a échangé de titulaire pendant quelques soirs au cours de ces cent représentations : Suzanne Lechatellier, où Mme Robinne remplaça Mme Lara pour la première fois le 16 février 1914. Par contre la plupart des petits rôles ont connu plusieurs interprètes.

Deux artistes de la distribution de 1913 nous ont été ravis dans l'épanouissement de leur talent : Mlle Léo Malraux, qui jouait Hortense de Plessans, et Reynal, d'abord interprète de Cloziers, puis un moment double de Grandval dans le garçon d'hôtel. Le jour où la Maison fête la centième de la *Marche nuptiale*, c'est un pieux devoir d'évoquer le souvenir de ses morts. Aux noms cités, permettez-moi d'en ajouter un troisième : celui du jeune fils de Francisque Sarcely, encore élève au Conservatoire en 1913-1914, il tint le petit rôle de D'Andely au 3^e acte ; vous savez que, comme son aîné Reynal, il est tombé face à l'ennemi.

Emile Mas.

La documentation sur la guerre, la plus complète, la plus exacte, est fournie par la collection d'« Excelsior ». Demander conditions spéciales à ses bureaux.

THÉÂTRES

A l'Opéra. — Matinée du jeudi 27 avril : *L'Etranger*, action musicale en deux actes, de M. Vincent d'Indy, sous la direction de l'auteur ; *Thais* (acte II, premier tableau), de J. Massenet ; Mme Marguerite Carré, M. M. Lestelly et Sullivan ; *Carême-Frenant*, concert du dix-septième siècle. Matinée du dimanche 30 avril : *Sanson et Dalila*, de M. G. Saint-Saëns.

Une revue au camp. — Le théâtre de la guerre ne suffisant pas à les distraire, les aviateurs veulent aller au concert. Ils vont donc représenter, après-demain jeudi, au centre d'aviation militaire d'Amberley, une revue en deux actes due à la collaboration de trois pilotes, MM. Debrue, Parent et Giller. *A tire d'aile*. La mise en scène a été réglée par le lieutenant aviateur Colcombet. Interprètes, musiciens et jusqu'aux spectateurs sont pilotes : la revue est sûre de voler au succès.

Le Festival des Trois Gardes. — Le président de la République assistera vendredi après-midi au festival des Trois Gardes donné par les trois musiques militaires des Coldstream de S. M. le roi d'Angleterre, des Carabiniers royaux d'Italie et de la Garde républicaine de Paris. M. Poincaré sera accompagné de M. Albert Dalimier, sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts.

Les ambassadeurs des puissances alliées honoreront cette manifestation de leur présence.

Une importante délégation de militaires russes, choisis parmi les officiers et les soldats qui viennent de débarquer à Marseille, assistera au festival et prendra place au centre de la salle, devant la loge officielle.

Les Coldstream qui viennent du front anglais, avec leur chef le capitaine J. Mackenzie-Hogan, arrivent à la gare du Nord ce soir mardi, à 8 h. 50. Les carabiniers royaux italiens venant de Rome, et leur chef M. Luigi Gajoli, arriveront à la gare de Lyon mercredi matin, à 6 heures 34.

La bienvenue sera souhaitée aux musiciens alliés par M. G. Balay, chef de musique de la Garde républicaine, et une délégation de cet orchestre.

MARDI 25 AVRIL.

Comédie-Française. — A 4 h. 30, *Electre*, la *Mégère apprivoisée*. A 8 heures, *Primerose*.

Opéra-Comique. — Relâche.

Odéon. — Relâche.

Théâtre Antoine. — A 8 h. 45, *L'Homme qui assassina*.

Ambigu. — A 8 h. 30, *Ma tante d'Honfleur*.

Apollo. — A 8 h. 15, *Madame Boniface*.

Athénée. — A 8 h. 30, *Théodore et Cie*.

Bouffes-Parisiens. — A 8 h. 15, *Polichinelle* et *Perimulter*.

Capucines (tél. 160-40). — A 8 h. 30, *Ca pousse ! revue* ; *Mon ami fait du théâtre* ; *Cinq minutes, s.v.p.*

Châtelet. — A 2 heures, *Les Explorateurs d'une petite Française*.

(Matinée jeudi et dim. 2 heures. Soirée sam. et dim. 7 h. 50.)

Balth-Lyrique. — A 8 h. 30, *Le Contrôleur des wagons-lits*.

Grand-Guignol. — A 8 h. 45, *Atavisme*, *Péché de jeunesse*, *Le Document 628 V*, etc.

Gymnase. — A 8 h. 50, *Le Rubicon*.

Porte-Saint-Martin. — A 7 h. 45, *La Femme nue*.

Théâtre Réjane. — A 8 heures, *Zaza*.

Palais-Royal. — A 8 h. 30, *Le Petit Café*.

Renaissance. — A 8 h. 30, *Une nuit de noces*.

Théâtre Sarah-Bernhardt. — A 8 heures, *L'Aïolon*.

Trianon-Lyrique. — A 8 h. 15, *Mam'zelle Nitouche*.

Variétés. — A 8 heures, *Le Dindon*.

Vaudeville. — A 8 h. 30, *Maciste et l'expédition du capitaine Williamson*.

MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS

Olympia (Central 44-63). — A 2 h. 30 et 8 h. 30, attractions sensationnelles. *L'Œuf de Pâques de 1916* (six tableaux).

Gaiety-Palace. — A 2 h. 20 et 8 h. 20, *L'Œuf de la victoire* ; *Sur le front d'Orient*, *Sur le front italien*. Loc. 4, r. Forest, de 11 à 12 h. Tél. Marc. 16-73.

Cinéma des Nouveautés Aubert-Palace (24, Bd des Italiens). — De 2 h. à 11 h., spectacle permanent.

Omnia-Pathe. — *La belle fille des bois* ; *Les Mystères de la Malle verte* ; *2 août 1914* (Max Linder). Actualités militaires.

Folies-Dramatiques-Cinéma. — Tous les jours, mat. et soir. Trois heures de spectacle incomparable. Grand orchestre.

Tivoli-Cinéma. — *L'Œuf de la victoire* ; *Coutumes et danses espagnoles* ; *La Malle verte* (suite des Mystères).

Les pensions des veuves et des orphelins des militaires décédés à la guerre

On nous communique la note suivante :

Les veuves et les orphelins, représentés par leurs titulaires, des militaires décédés des suites de la guerre ont le plus grand intérêt à constituer immédiatement leurs dossiers de pension et à les déposer avec la demande de pension à la sous-intendance du chef-lieu de leur département, sans attendre la fin des hostilités.

La constitution et le dépôt du dossier de pension n'empêchent nullement la veuve ou le tuteur de percevoir, jusqu'à la fin des hostilités, selon le cas, soit la délégation de la demi-solde du père ou du mari (dérivé du 9 octobre 1914), soit l'allocation journalière de 1 fr. 25, majorée, s'il y a lieu, de 0 fr. 50 par enfant à leur charge, prévue par la loi du 5 août 1911.

La faculté d'opter entre la délégation ou l'allocation et la perception immédiate des arriérés de la pension leur reste d'ailleurs toujours ouverte.

L'accomplissement des formalités de dépôt du dossier a le grand avantage de permettre d'accélérer la liquidation et la concession de la pension, dont le titre pourra être remis à l'intéressé dès la cessation des hostilités, c'est-à-dire au moment même où la délégation de solde ou l'allocation (qui ne se cumulent pas avec la pension) cessera de lui être payée.

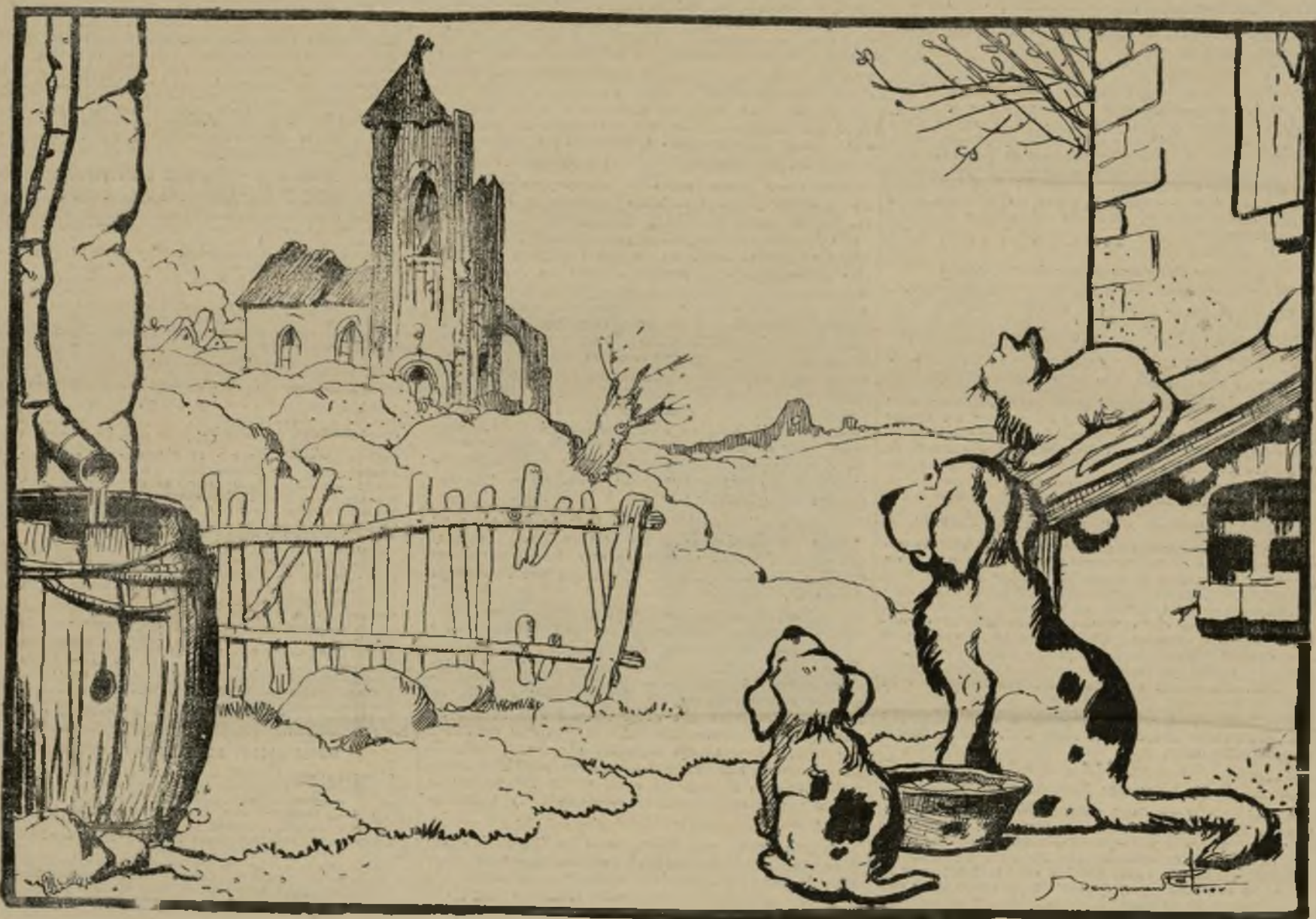
Tout retard dans le dépôt de la demande accompagnée du dossier exposerait les veuves et les orphelins à ne pouvoir obtenir qu'après un assez long délai la liquidation de la pension et de remise du titre destiné à la perception des arriérés.

Il s'écoulerait, par suite, plusieurs mois pendant lesquels ils ne pourraient rien recevoir.

Les intéressés pourront se faire délivrer une nomenclature des pièces à fournir pour l'attribution de la pension en s'adressant soit au ministre de la Guerre (service général des pensions, rue de Belkassas, 37, à Paris), soit au sous-intendant militaire du chef-lieu du département de leur domicile.

LE CLOCHER MARTYR

par **BENJAMIN RABIER**



— Pâques est passé... et les cloches ne sont pas revenues...

FEUILLETON II - EXCELSIOR - DU 25 AVRIL 1916

33

Un Cœur blessé

ROMAN

par **Edouard PONTIÉ**

CHAPITRE XXIX

A la place d'une morte

Le directeur serra la main du docteur en lui souhaitant bon voyage, et ajouta :

— Ah! voici l'amputée!... J'espère que nous la rendons vivante, tout au moins jusqu'à la frontière!

Il n'eut pas la curiosité de soulever un rideau pour la regarder.

— Je l'espère aussi! répondit le médecin en tremblant.

Des soldats se rangèrent pour encadrer la colonne des libérés qui se mit lentement en marche.

Une fois sorti de la citadelle, le docteur Weiss sentit qu'il respirait plus librement.

Copyright by Edouard Pontié, 1916. Reproduction, traduction et mise au cinéma réservées.

CHAPITRE XXX

Le chalet « Joli-Séjour »

A mi-pente de la montagne, au bord du chemin qui va de Clarens aux Avants, c'est une bien coquette demeure que le chalet « Joli-Séjour », illuminé par le soleil matinal.

Plus bas, le lac de Genève étend sa nappe bleue, et les maisons groupées de Montreux se pressent sur la rive. En face, la Dent-du-Midi fait miroiter son sommet neigeux dans la lumière.

Il est dix heures et le docteur Weiss, qui a laissé à Zwickau son chapeau haut de forme et sa redingote solennelle pour adopter un veston fané et un large feutre gris, sort paisiblement du chalet et, tout d'un coup, regardant sa montre, il se hâte.

Il est en retard. Il a un rendez-vous important. Mais il n'a pas bien loin à aller.

Au bout de dix minutes de marche il s'arrête, près d'un pont, devant le café du Torrent, et pénètre dans le jardin du petit débit campagnard.

Il y a des tables, entre des caisses de lauriers-roses. A l'une d'elles un jeune homme semble attendre en fumant une cigarette, nerveusement.

Une carafe de vin blanc est devant lui. Il la prend machinalement pour emplir son verre.

Puis pour boire il doit poser sa cigarette sur le coin de la table. Il n'a qu'un bras pour porter le vin à ses lèvres.

Au revers de son veston il y a deux petits rubans, l'un avec du jaune, l'autre plus sombre. Le docteur Weiss qui s'est approché le considère.

Cela ne peut pas être la personne à laquelle il a donné rendez-vous.

Pourtant c'est le seul consommateur assis dans

le jardin du café du Torrent, et il se décide à lui adresser la parole :

— Monsieur Darney? demande-t-il.

— C'est moi! répond l'interpellé en se levant de suite.

— Pardon! Mais je vous croyais plus âgé!

— Vous avez écrit à mon père. Mais c'est moi, Robert Darney, qui suis venu... J'avais tellement d'impatience... Parlez vite... Qui êtes-vous? et que savez-vous?

— Comment! s'écrie le vieux médecin, c'est vous... Robert!

— Vous n'êtes donc pas mort dans le naufrage... Vous êtes vivant... C'est bien vous... Oh! comme cela va faciliter ma tâche!

— Mais oui, c'est moi! j'ai été sauvé... Et Lison? Qu'est devenue Lison?... Je vous en supplie...

— Je suis le docteur Weiss, de Zwickau, c'est moi qui, trois fois, ai écrit à votre père. La dernière lettre vous a fait venir...

— Comme vous, Mme Lison est sauvée!

— Alors, où est-elle? Je veux la voir...

— Un peu de patience. Elle est malade... Oui, malade... et c'est peut-être vous qui provoquerez sa guérison!

Le bon médecin prit Robert par le bras et le mena jusqu'au chemin pour lui montrer la montagne.

— Tenez, dit-il, voyez ce chalet à mi-côte. C'est la qu'elle est...

— Mais pourquoi n'a-t-elle pas écrit elle-même? Comment a-t-elle pu s'enfuir de Zwickau?

— C'est une longue histoire. Al! le docteur, et je dois vous la raconter tout entière.

— Tout d'abord apprenez que votre femme n'est plus aucunement en danger. Sa vie est certaine.

BLOC-NOTES

NOUVELLES DES COURS

— S. M. le roi d'Espagne se rend à Moratalla (Andalousie), où il sera l'hôte du marquis de Viana. (New-York Herald.)
— LL. AA. RR. la duchesse d'Albany et sa fille, la princesse Alexandre de Teck passent les fêtes de Pâques à Windsor.

INFORMATIONS

— Le commandant Gabriel Charles, du 1^{er} régiment d'infanterie, vient d'obtenir la citation suivante : « Charge, du 16 au 28 mars 1916, de la triple mission d'organiser au secteur, de préparer une attaque et d'assurer la défense d'un fort, s'est particulièrement acquitté de cette lourde tâche, faisant preuve de beaucoup d'activité, d'intelligence et de bravoure. »

Au mois de juillet 1915, il avait déjà été l'objet d'une citation particulièrement brillante à l'ordre de l'armée.

Le commandant Gabriel Charles est le frère de notre collaborateur J. Ernest-Charles.

CERCLES

— Au scrutin de ballottage du Cercle de l'Union, vient d'être élu membre du Cercle M. Walter Berry, présenté par M. Robert Houd Buss, conseiller à l'ambassade des Etats-Unis, et par le baron de Baux.

BIENFAISANCE

— Une nouvelle équipe de dames infirmières de la Croix Rouge (Société de Secours aux Blessés militaires) vient de s'embarquer à Marseille, à destination de Salonique. Elle se compose de Mme Trombeau, Mme Oberkamp, Mme de Bransdell et de Mme de Cambourg.

Nous ne pouvons assez admirer ces vaillantes femmes, dont le dévouement et l'abnégation sont au-dessus de tout éloge, et qui vont porter à nos chers soldats, loin de la patrie, un peu de réconfort et toute notre reconnaissance.

DEUILS

Nous apprenons la mort :

De M. Emmanuel Chanut, ancien député de Saône-et-Loire pour la première circonscription de Châtillon, chevalier de la Légion d'honneur.

De M. Francis Pellissier, ingénieur aux mines de Lens, lieutenant au 2^e régiment d'artillerie, qui a succombé à Cannes le 4 avril, aux suites d'une blessure reçue à la bataille de la Marne, à l'âge de vingt-neuf ans, et de son beau-frère, M. Pierre-Maurice Masson, professeur à l'Université de Fribourg (Suisse), lieutenant au 2^e régiment d'infanterie, tué en Lorraine le 16 avril, à l'âge de trente-six ans. M. Maurice Masson et M. Pellissier étaient tous deux gendres de M. René Zeiller, membre de l'Assemblée, décédé en novembre 1915.

De Mlle Hortense Pasquini, décédée âgée de cinquante-cinq ans en son domicile, 15, rue de Milan, tante du général de division Cenneau.

De M. Frederick Frank Egerton Cutler, décédé avant-hier au Pont-Saint-Jean, près de Villers-Cotterêts.

De l'abbé Etienne Germain, séminariste, soldat au 1^{er} d'infanterie, mort pour la France, frère du sous-lieutenant Paul Germain disparu aux Eparges ; tous deux sont fils du directeur de la Banque de France à Pontoise.

De Mlle Marie-Louise Vaisin, décédée âgée de douze ans à Vieuxon.

De Mme Maria Antoinette-Sophie de Mouspé, comtesse de Boutechoux de Chavannes, décédée au château des Aisures (Jura), à soixante-trois ans.

De Mme veuve Augot, décédée à quatre-vingt-dix ans ;
De comte Joseph de Bismont, capitaine d'infanterie, décoré de la croix de guerre, mort pour la France. Il avait épousé Mlle de Vion de Gailles.

De M. Harduin de Grosvalle, président honoraire du tribunal de Lyon, veuf de Mme Harduin de Grosvalle née comtesse de Gerny, décédé accidentellement le 16 avril, à Neullens, à soixante-douze ans.

De docteur René Bourguignon, médecin-major, médecin-chef de l'ambulance 13/14, décédé à l'âge de trente-deux ans d'une maladie contractée au front.

De M. Jacquinet de Presle, ancien conseiller d'arrondissement, chevalier de l'Ordre de Saint-Grégoire le Grand, décédé au château de Saint-Martial-Laborie, âgé de quatre-vingt-huit ans.

POUR RELIER "EXCELSIOR"

Nouveaux prix depuis janvier 1916

Notre reliure électrique, à nos bureaux... 3 fr. 25
Par poste, recommandé... 4 fr. 50
Cartonnage élégant, à nos bureaux... 1 fr. 75

LES SPORTS

FOOTBALL RUGBY

Finale de la Coupe Nationale. — Intéressante partie, hier, au Parc des Princes : le Stade Français (1) a battu Sporting (1) par 28 points à 3.

CROSS-COUNTRY

Miller gagne le Critérium du C.E.P. — L'épreuve finale du Critérium annuel de cross-country du Comité d'Education Physique, organisée dimanche matin à La Boule, fut l'occasion pour l'excellent Miller de renouveler sa victoire de 1915. Résultats :

1. Miller, 5 kil. 500, en 17'29"; 2. Katchikrian, 18'15"; 3. Isola; 4. Regnaud; 5. Dujardin; 6. Delacour; 7. Picard; 8. Ruire; 9. Morel; 10. Lemisle, etc. 24 concurrents.

Deux autres épreuves étaient organisées :

Saut en hauteur avec élan : 1. Camnade, 1 m. 45;

2. Bouillon; 3. Delacour, etc.

Saut en longueur avec élan : 1. Camnade, 5 m. 13;

2. Isola et Marlin, 5 m.; 4. Fourrier, etc.

Les Andax pedestres. — Une quinzaine de futurs Andax ont effectué avant-hier la sortie d'entraînement de 15 kilomètres, sous la conduite de Marc Cécil, recordman de France des six heures. Voici les noms des futurs Andax, qui se sont entraînés : Wittersheim, Paillet, Vacher, Breton, Raster, Landolf, Morehevel, Gautier, Génin, Pourchasse, Lelubre, Cambon, Perrault en permission et R. Olivier.

UN TAILLEUR PRINTANIER

De plus en plus on prend l'habitude d'un déplacement à Paques; les vacances des enfants sont le prétexte à un voyage plus ou moins long, et cette année, où nulle obligation mondaine ne nous retient à Paris, on se met en route plus volontiers.

Sans bagages, avec un tailleur seyant, un manteau de pluie et quelques blouses, on s'en va se reposer dans quelque demeure familiale de province.

N'est-il pas séduisant ce tailleur de fine serge marine avec sa veste à allure garde française, gentiment galonnée de noir avec une double rangée de boutons d'acier? Le grand col bordé de tresse et le bas de la jupe bordé de la même tresse donnent une note recherchée à ce modèle nouveau. Il ne faut pas oublier les poches frocées ajoutées à la jupe, car une robe de femme ne se passe plus de poches, bien que nous ayons notre sac à main pour y enfouir les menues inutilités dont nous ne savons nous passer!

Tailleur de serge marine garni de tresse noire.

Jeanne Farman.

CHEMIN DE FER D'ORLEANS

Villégiatures de printemps sur la Côte d'Argent et aux Pyrénées. — De toutes les saisons, le printemps est peut-être celle qui, sur la Côte d'Argent et aux Pyrénées, offre le plus d'attrait.

Dans cette région privilégiée, la température est douce et ensoleillée, les excursions sont infiniment variées au bord de rivages pittoresques ou au sein d'harmonieux paysages.

Les personnes éprouvées par la guerre, celles qui cherchent le repos en ces moments troublés, trouveront, pour se rendre dans la région précitée, de bons express de jour et de nuit composés de voitures directes et, suivant le cas, de wagons-lits et d'un restaurant.

Avec ces express, en quittant Paris-Quai d'Orsay à 8 h. 40, 20 heures ou 21 h. 50, on arrive en neuf heures à Bordeaux, en treize heures à Biarritz, Saint-Jean-de-Luz et Pau.

Le retour s'effectue dans les mêmes conditions.

La Pommade Philocombe Grandelément

EST UNIQUE AU MONDE

Détruit croûtes, pellicules, pelade, démangeaisons, empêche les cheveux de blanchir, de tomber, et, en agissant, les fait repousser abondamment et soyeux après le 8^e friction. Dose toutes les 24 heures. — 12 fr. les six pots. Adr. comm. au Laboratoire GRANDLEMENT, à OUELET (Jura). ETRANGER : 2 fr. 80. — Les Six pots 15 francs.

CURE DÉPURATIVE
tous les 2 ou 3 jours
un seul **GRAIN** de **VALS**
au repas du soir régularise
fonctions digestives,
purifie le sang.

VIN de
PHOSPHOGLYCERATE
de CHAUX
DE CHAPOTEAUT.
FORTIFIANT
STIMULANT

Recommandé Spécialement

CONVALESCENTS,
ANEMIES,
NEURASTHÉNIQUES,
Etc., Etc.

Dans Toutes les Pharmacies
VENTE EN GROS
2 RUE VIVIENNE, PARIS.



TOUTE L'HYGIÈNE dans un Tube. Brochure franco.
1'25. Détruit les germes et les parasites. — Paris, 11, Rue d'Enghien.

Le géant : VICTOR LAUVERGAT.

Imprimerie, 19, rue Cadet, Paris. — Volmard.

Il n'y a que son cerveau qui est faible... Mais vous saurez tout...

« Vous êtes un homme courageux, je le sais, et qui a traversé bien des épreuves... »

« Revenons nous asseoir dans ce jardin, et écoutez-moi... »

Ils prirent place tous deux près de la table où Robert avait attendu le docteur.

Et celui-ci fit, posément, le récit de toutes les aventures qu'avait subies Lison à Zwickau.

Mais il crut préférable pour l'instant de passer sous silence la maternité de la jeune femme, et l'enlèvement de l'enfant.

Cela il le lui confierait plus tard.

Vingt fois, pendant qu'il parlait, Robert l'interrompit pour lui serrer les mains avec gratitude, pour s'indigner, ou pour lui poser des questions.

Le docteur conta comment Lison, anéantie par un narcotique, était sortie de la citadelle sur une civière à la place de la malheureuse qui était morte, et que Fleischer croyait toujours vivante.

Il dit ses angoisses à la gare lorsque les brancardiers avaient eu mille difficultés pour hisser leur fardeau dans le wagon. Des soldats avaient dû les aider, sans se douter de l'évasion à laquelle ils prêtaient leur concours.

Ensuite, toute la nuit, en chemin de fer, les arrêts dans chaque gare avaient été une alerte perpétuelle.

Un télégramme, un avertissement téléphonique, venant de Zwickau, pouvaient indiquer la substitution, si elle était découverte avant le matin.

Enfin, vers huit heures du matin, le convoi avait atteint Bâle et la Suisse. Lison était définitivement sauvée.

Par la suite le docteur avait appris qu'à ce mo-

ment même on avait dû s'apercevoir de la supercherie employée pour enlever la condamnée.

Les policiers suisses et allemands se connaissent dans les gares frontières et des gendarmes en casque à pointe avaient eu l'occasion de raconter à leurs collègues bâlois que l'avis de fouiller le train des rapatriés à la limite de l'Allemagne était arrivé par téléphone juste au moment où le dernier wagon passait devant le poste auquel cet ordre était donné.

Il était trop tard : Lison profitait de la protection de la Suisse. Les juges saxonns perdaient leur proie!

Le docteur avait pensé d'abord emmener la jeune femme dans sa maison de l'Oberland herinois. Mais il avait craint pour elle, en plein hiver, la rigueur de la saison dans ces montagnes.

Une fois à Genève, il avait fixé son choix sur le canton de Vaud et les environs de Montreux.

Le soleil, en effet, empêche d'y connaître une température pénible. La rive du lac est toujours tiède, et les santés délicates vont y retrouver la vigueur. Montreux a un climat qui rappelle celui de Nice.

Et puis le docteur pour y mener Lison avait un autre motif.

C'était le cerveau de la jeune femme qui était atteint par les émotions qu'elle avait éprouvées dans les geôles saxonnes. Pour la guérir, il fallait, petit à petit lui faire oublier tout ce qui pouvait lui rappeler le pays où elle avait tant souffert.

Or, près de Berne on parle allemand, et la vie ressemble, comme les coutumes, à celle de la Saxe.

Dans le canton de Vaud, au contraire, on n'emploie que le français.

En entendant autour d'elle sa langue malle-

nelle, Lison reprendrait peut-être conscience. Dans tous les cas, cela l'aiderait à retrouver sa lucidité.

En parlant à Robert, le docteur mit le trouble mental de la jeune femme sur le compte d'une fièvre cérébrale violente, qui la tenait encore ali-tée.

C'est pour cela qu'il ne devait pas la revoir en-core, en lui évitant une trop violente émotion.

Et pourtant c'est sur cette émotion et la secousse qu'elle produirait que le médecin comptait pour déchirer le voile qui obscurcissait l'intelligence de Lison.

Mais il voulait qu'elle soit debout, et forte physiquement, avant que les deux époux se rejoignent.

Robert se rendit naturellement à ses raisons.

Un mot mystérieux, et très court, reçu par son père, comme les lettres précédentes, l'avait fait venir en Suisse.

« Pour retrouver votre belle-fille, avait écrit le docteur Weiss, venez de suite à Montreux, hôtel Beau-Rivage, où il vous sera fait une communication inespérée. »

Robert, accouru, avait simplement découvert à l'hôtel sur la table de sa chambre un mot qui di-sait :

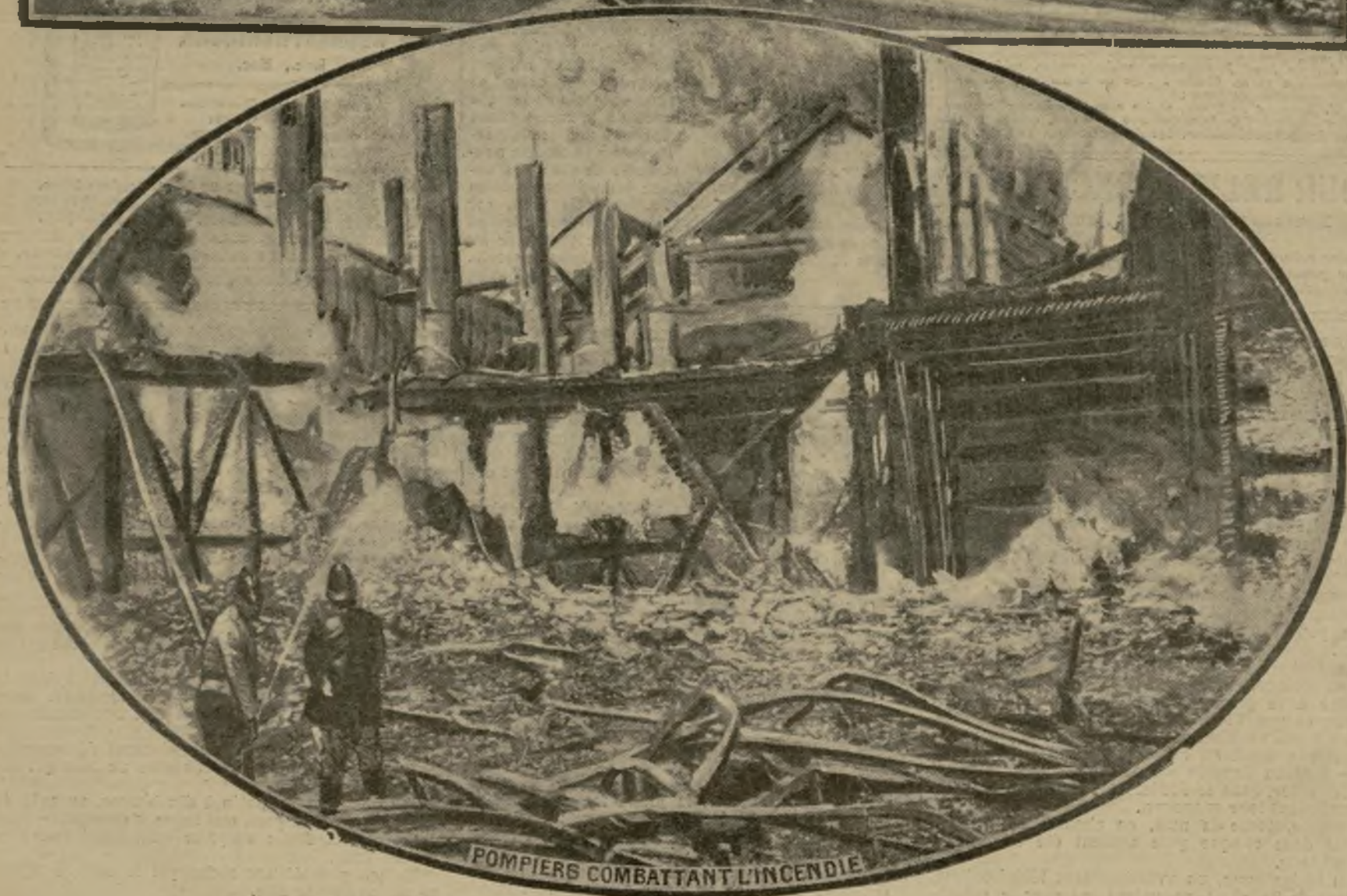
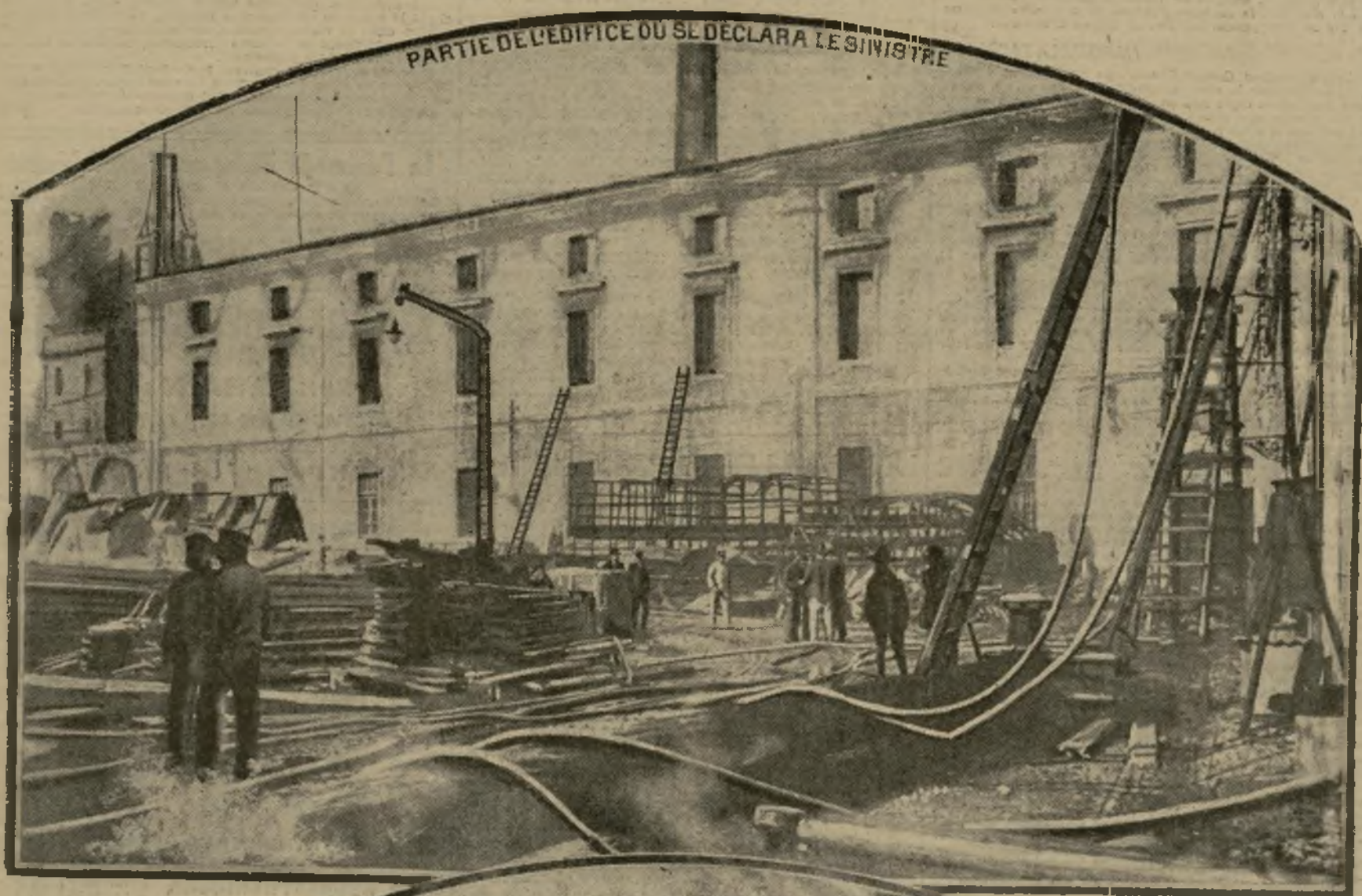
« Soyez demain matin à dix heures, au café du Torrent, près du pont qui mène à Clarens. »

On sait la douce surprise qu'il avait eue à ce rendez-vous.

Mais il y avait une chose que le docteur Weiss ne lui avait pas dite.

(A suivre.)

Un attentat allemand? L'incendie d'un arsenal à Lisbonne



Nous avons relaté l'incendie qui, à Lisbonne, vient de réduire en cendres une partie de l'arsenal de la marine. L'opinion publique au Portugal est persuadée que c'est là l'œuvre d'espions allemands; aussi demande-t-elle à son gouvernement de hâter la « cueillette » des Boches résidant sur le territoire lusitanien : ceux-ci vont être envoyés aux Açores dans des camps de concentration.